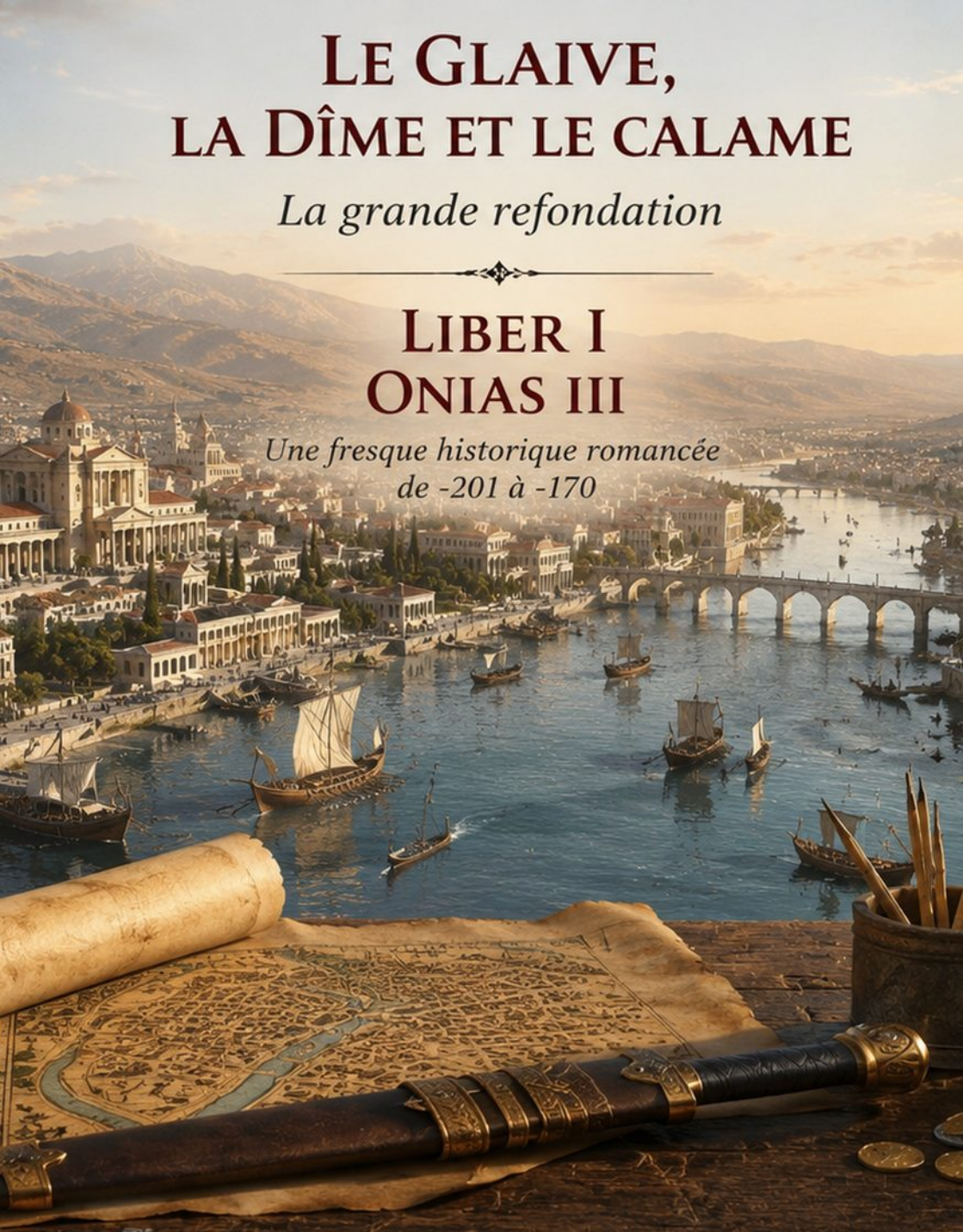
Le Glaive, la Dîme et le calame

La grande refondation

Liber I
Onias III

Une fresque historique romancée
de -201 à -170



Antioche sur l'Oronte, année 128 de l'ère Séleucide (vers -200 av. J.-C.)
Capitale de Syrie, carrefour des empires et des peuples.

LE GLAIVE,
LA DÎME ET LE CALAME

La grande refondation

LIBER I

ONIAS III

Une fresque historique romancée
de -201 à -170

SOMMAIRE

Avant de commencer - Jérusalem, l'an -200	4
Chapitre I - Le voeu de Tsadok	12
Chapitre II - La racine de plantation	16
Chapitre III - Le grand règlement	19
Chapitre IV - Les comptes de la ville	34
Chapitre V - Le Trésor et Héliodore	38
Chapitre VI - La proie dans l'arène	48
Chapitre VII - Le songe d'Antioche	56
Chapitre VIII - Le retour d'Antioche	65
Chapitre IX - La trahison de Jason	69
Chapitre X - L'asile de Daphné	72
Chapitre XI - Le sang de Daphné	76
Chapitre XII - Le corridor	80
Chapitre XIII - Hanno Enoch, le Phénicien	91
Chapitre XIV - Les antichambres d'Alexandrie	100
Chapitre XV - La cour du Lion	104
Annexe - Notes	111

Avertissement au lecteur

Ce livre raconte comment un grand prêtre intègre en vint à mourir loin de son Temple, trahi par les siens avant de l'être par des étrangers. Il s'adosse à une trame historique attestée. Le passage de la Judée de la domination ptolémaïque à la domination séleucide après Panion, la vénalité de la grande prêtrise, l'assassinat d'Onias III, le pillage du Temple, l'exil d'Onias IV auprès de Ptolémée VI et la fondation d'un sanctuaire juif à Léontopolis sont documentés par les sources antiques ; le détail complet des dates et des sources figure en annexe, dans les Notes.

Le Document de Damas, lui, décrit dans une chronologie théologique la naissance d'une « racine de plantation », puis l'apparition d'un Maître de Justice. La correspondance précise établie ici avec des années données est une lecture romanesque d'un comput symbolique et débattu, non un fait historique.

Tout le reste — les intentions prêtées aux personnages, leurs dialogues, le projet d'une loi des nations, le rouleau devenu Livre des Jubilés, la transmission orale d'une clef des Esséniens aux Nazoréens — relève de la reconstruction romanesque. Le lecteur est invité à goûter ce récit comme une hypothèse dramatisée qui comble les silences de l'histoire, non comme une thèse établie.

Tout est vrai sauf pour les historiens.

Avant de commencer — Jérusalem, l'an -200

Jérusalem et son Temple (-200)

Nous sommes en -200, à Jérusalem, et la ville sent la pierre chaude, la fumée et le sang. Sur le mont, au-dessus des ruelles serrées où l'on se croise sans se voir, le Temple rebâti par Zorobabel après le retour d'exil dresse ses murs déjà vénérables — non le sanctuaire de marbre qu'un roi élèvera bien plus tard, mais une maison plus ancienne et plus sobre, patinée par trois siècles de vents et de prières. De ses parvis monte sans cesse la même odeur : l'encens des offrandes, la graisse des holocaustes qui grésille sur l'autel, et par-dessous,

tenace, l'odeur du sang des bêtes égorgées que les lévites lavent à grande eau sur les dalles. Le matin, quand l'air est encore frais, on entend le raclement des pelles, le bêlement des agneaux qu'on mène, le murmure des prêtres, et le vent qui descend des collines de Judée apporte la poussière blanche des chemins et l'odeur sèche des oliviers.

Car Jérusalem, malgré son Temple, n'est pas une ville de la mer ni un port de fleuve : c'est une cité de montagne, un port sec où convergent les routes plutôt que les navires. D'ici, les pistes partent en étoile. Vers l'est, la route plonge vers Jéricho, la vallée du Jourdain et la mer de Sel, par des gorges où le monde se creuse au-dessous du niveau des océans. Vers l'ouest et le sud, elle descend des hauteurs vers Gaza, vers la plaine côtière et la Méditerranée que la ville ne voit jamais mais dont elle vit — car c'est par là que passent les caravanes du tribut, l'encens d'Arabie, le blé, les esclaves et l'argent, entre l'Égypte au sud et la Syrie au nord. Jérusalem tient sa place non par sa richesse ni par ses armes, mais parce qu'elle est assise sur ce carrefour : un verrou de collines entre deux mers et deux empires.

Le marché du port sec

Il faut, pour comprendre cette ville, descendre un matin jusqu'aux aires de déchargement, sous les murs, là où les caravanes font halte. L'odeur y prend à la gorge bien avant le bruit : la sueur aigre des bêtes et des hommes qui ont marché un mois durant, la laine grasse des dromadaires, leur haleine fétide et le remugle chaud de leurs flancs, la bouse fumante qu'on écarte à coups de pied — et par-dessus ce fond âcre,

comme une bénédiction, les vagues de myrrhe et d'encens qui s'échappent des ballots dès qu'on en desserre les liens, l'odeur bleue et sucrée des résines d'Arabie, celle-là même qui montera bientôt en fumée sur l'autel du Temple. Car ce sont les chameliers nabatéens qui apportent cela, ces hommes secs et burinés venus de la mer Rouge par les pistes du désert, un mois entier à pousser leurs bêtes dans la fournaise et le vent de sable, dormant à même la caillasse, comptant leurs gourdes d'eau — et ils entendent bien vendre cher, à l'arrivée, chaque goutte de cette sueur.

Alors commence le vrai spectacle, celui qu'aucun étranger ne comprend du premier coup. Le Nabatéen ne dit pas son prix : il le cache, il soupire, il jure par ses dieux que la route fut mauvaise, que les puits étaient à sec, que jamais il ne reverra pareille myrrhe ; il fait mine de remballer, s'éloigne, revient. En face, le marchand juif qui attelle ses ânes pour redescendre vers Gaza et la côte lève les bras au ciel, prend les passants à témoin d'une telle déraison, montre l'humidité d'un ballot, la casse d'un autre, et jure à son tour qu'il se ruinerait à ce prix. On crie, on rit, on s'indigne, on se touche l'épaule ; les voix montent d'un cran, retombent, repartent. Rien de tout cela n'est sincère, et tout le monde le sait : ces hommes se connaissent depuis des générations, leurs pères ont joué la même scène sur les mêmes dalles, et ils rejoueront demain, avec leurs fils, ce théâtre dont chacun connaît les répliques. La sueur du désert se vend en palabres autant qu'en pesées.

Et quand enfin le prix tombe — car il tombe toujours, au terme exact que chacun pressentait dès le début —, la comédie cède la place au repas partagé : le pain rompu, le mouton gras, les dattes, le vin pour les uns, le lait aigre pour les autres, et l'on échange les nouvelles des routes, l'état des puits et des rois. Chacun a rusé contre l'autre une heure durant, et chacun respecte l'autre : c'est un commerce de parole donnée, où l'on triche sur les prix mais jamais sur la mesure, et où la poignée de main, à la fin, vaut plus que le contrat qu'aucun des deux ne songerait à écrire.

La chambre de compensation et le septième an

Mais ce qui se joue vraiment sur ces dalles ne se voit pas à l'œil : c'est un ordre du temps autant qu'un ordre des marchandises. Chaque transaction, dès qu'un prix est tombé, est inscrite sur un registre — non pour être payée sur-le-champ, car nul ne traîne d'or à chaque échange, mais pour être portée en compte. Le Nabatéen qui a livré son encens est créditeur ; le marchand qui l'emporte vers Gaza est débiteur ; et cette dette, née d'un échange entre deux parties, n'a jamais vocation à durer. Elle attend son inverse : une autre saison, une autre caravane, une contre-livraison qui la compensera. On ne se paie pas, on s'équilibre. Les registres du Temple tiennent la mémoire de tous ces déséquilibres provisoires, ces mille dettes croisées qui se dénouent les unes les autres au fil des allers et retours, sans qu'une pièce d'or ait besoin de changer de main.

C'est un mécanisme que les Phéniciens ont porté à sa perfection sur toutes les côtes de la mer, et que Jérusalem a fait

sien : une chambre de compensation adossée au sanctuaire, où l'on n'échange pas des paiements mais des écritures, où la confiance tient lieu de monnaie parce que tous ceux qui commercent ici se connaissent et reviendront. Une fois l'an seulement, au terme fixé, on arrête les comptes : on solde ce qui n'a pu être compensé. Et c'est le grand prêtre de la maison de Tsadok, gardien du registre autant que de l'autel, qui régit ce jour-là le dépôt d'or du Temple — cette réserve tenue à l'écart, dans les chambres du trésor, où l'on puise de quoi honorer les soldes restants et où l'on verse ce qui excède. Le même homme qui, une fois l'an, passe derrière le voile pour l'office du grand pardon, est aussi celui qui, une fois l'an, ouvre le trésor pour le grand règlement des comptes : le pardon des fautes et l'apurement des dettes tombent, dans la maison de Tsadok, sous une seule et même main.

Et il y a, au-dessus du compte annuel, une loi plus haute encore, que nulle cité phénicienne n'a jamais connue et qui n'appartient qu'à Israël : celle du septième an. Au terme de sept années, ce qui n'a pu être ni compensé ni soldé n'est pas reporté, accumulé, grossi d'intérêts — il est effacé. La dette qui a résisté sept ans est annulée, et les parties repartent à zéro. Car dans cette maison, on tient que la dette est un accident de l'échange, non son but ; qu'elle doit se résoudre ou disparaître, jamais s'éterniser ; et que le temps lui-même, passé un certain seuil, a le pouvoir de délier ce que les hommes n'ont pas dénoué. Le temps ne fait pas gonfler la dette : il la libère. Seul l'échange crée de la valeur ; la dette, elle, n'est qu'une ombre en

attente de s'effacer. Le lecteur retiendra cette loi, car c'est elle, précisément, que des siècles plus tard on s'emploiera à faire disparaître — et tout ce livre, et les deux qui le suivent, racontent au fond comment on apprit aux hommes à river la dette au temps au lieu de l'en délivrer.

Deux empires et une maison (-201 / -170)

Et deux empires, précisément, se disputent ce verrou. Depuis la mort d'Alexandre, un siècle et demi plus tôt, le monde grec d'Orient s'est partagé entre deux dynasties issues de ses généraux. Au sud, à Alexandrie sur une bouche du Nil, règnent les Ptolémées, les Lagides, maîtres de l'Égypte, du blé et de la Bibliothèque. Au nord, à Antioche sur le fleuve Oronte, règnent les Séleucides, héritiers de Séleucos, tournés vers Damas, la Mésopotamie et les routes de l'Asie. Entre les deux, la petite Judée n'est maîtresse de rien : sanctuaire sans armée, théocratie qui ne survit qu'en payant tribut au plus fort du moment, et dont le sort se décide toujours ailleurs, dans des palais qu'aucun de ses prêtres n'a jamais vus.

Longtemps, la Judée a relevé d'Alexandrie et des Lagides. Mais tout est en train de basculer : en -198, deux ans après l'année où s'ouvre ce récit, la victoire séleucide de Panion arrachera le pays aux Ptolémées et le fera passer aux mains d'Antioche. Désormais, c'est vers le nord que Jérusalem devra lever les yeux — vers Antioche qu'il faudra porter les requêtes, payer les taxes, plaider les querelles, et d'où viendra, un mot après l'autre, tout ce qui défera la maison sacerdotale. La grande ville de l'Oronte, que nul prêtre de Jérusalem n'a encore

vue, devient l'ombre lointaine sous laquelle, désormais, tout se jouera.

Au cœur de cette Jérusalem veille la maison de Tsadok, la lignée qui, depuis Salomon, donne au Temple ses grands prêtres, et à laquelle la naissance seule n'a jamais suffi : il y faut aussi un vœu. En cette année -200, cette maison a un visage et un nom.

Simon, deuxième du nom, qu'on surnommera le Juste, en est le grand prêtre. Il approche de la fin d'un long pontificat — assez vieux pour que la ville ait cessé de compter les années de sa charge, assez lucide pour savoir qu'il ne la portera plus longtemps. C'est lui qui ouvre ce livre : vers -201, il a convoqué son fils dans la pièce basse de la maison sacerdotale pour lui faire prêter le vœu qui le liera à vie. Ce fils, c'est Onias III, troisième du nom. Il n'a pas encore vingt ans — il est né aux alentours de -220. Héritier désigné de la grande prêtrise, formé dès l'enfance au comput sacré et à la stricte observance, c'est un homme d'une intégrité rigide dont la droiture même sera la force et la perte. Il est le cœur de ce premier livre : de son vœu de jeunesse jusqu'à sa mort loin du Temple, tout le récit suit sa longue chute.

Autour de lui se tiennent déjà, ou paraîtront bientôt, ceux dont les noms scanderont la tragédie. Jason, son frère cadet — né Josué, mais il a troqué ce nom contre un nom grec plus commode à la cour —, qui ronge de vivre à l'ombre d'une charge qu'il ne portera jamais, et qui l'achètera un jour, à prix d'or, à son propre frère. Héliodore, ministre des finances du roi

séleucide Séleucos IV, que le trésor du Temple attirera jusqu'à Jérusalem. Ménélas, plus tard, homme lié aux Tobiades d'outre-Jourdain, qui surenchérira sur Jason et poussera la vénalité jusqu'au sang. Et, à l'horizon du livre, deux figures venues d'Égypte : Hanno Enoch, le Phénicien de Memphis, gardien d'une antique mémoire du temps ; et, par-delà la mort d'Onias III, son propre fils, Onias IV, quatrième du nom, qui portera vers l'Égypte et Léontopolis ce que Jérusalem aura rejeté.

Voilà le monde, la ville et les hommes. Ce premier livre court de -201, l'année du vœu, à -170 environ, l'année du sang : un peu plus de trente ans durant lesquels une petite maison sacerdotale, prise entre Alexandrie et Antioche, verra son intégrité vendue, son grand prêtre assassiné, et sa mémoire contrainte à l'exil. Le lecteur peut maintenant entrer dans la pièce basse, où Simon le Juste attend son fils.

Chapitre I — Le vœu de Tsadok

(Jérusalem, -201 / -198)

Onias III n'a pas encore vingt ans lorsque son père le fait venir seul dans la pièce basse où se règlent, loin des regards, les affaires les plus graves de la maison sacerdotale. Simon II préside la grande prêtrise depuis assez longtemps pour que la ville ait cessé de compter les années de son mandat, et il sait, mieux que quiconque, que le temps qui lui reste ne se compte plus en décennies. Il n'a pas convoqué son fils pour lui annoncer une maladie ; il l'a convoqué pour lui poser une question à laquelle, dans la maison de Tsadok, on ne répond ni par oui ni par non à la légère.

« On t'a enseigné, dit Simon, ce que porte notre nom depuis Tsadok : la naissance seule n'a jamais suffi. Il faut consentir à un second lien, plus dur que le premier. Es-tu prêt à prêter le vœu du nazir, et à le tenir jusqu'à ta mort, non pour une saison comme le font les pèlerins de passage, mais pour le reste de tes jours, comme l'exige la charge que je porterai bientôt moins longtemps que toi ? »

Onias III connaît la question depuis l'enfance sans jamais l'avoir vraiment pesée. Il répond oui, comme on répond à une évidence — et découvre, dans les mois qui suivent, que le poids d'un vœu ne se mesure jamais avant qu'on ait commencé à le porter.

Le vin qu'on ne boit plus

La première chose qu'on lui retire n'est pas la plus dure, mais c'est la première dont il ressent le manque : le vin des repas de fête, celui qu'on sert aux noces, aux relevailles, aux banquets où son propre père le conduit encore certains soirs pour qu'il apprenne à tenir sa place parmi les notables de la ville. Onias III boit de l'eau quand les autres lèvent leur coupe, et découvre qu'un homme qui ne boit pas devient, malgré lui, un homme qu'on observe — non par mépris, mais par une curiosité polie qui le met à part avant même qu'il n'ait prononcé un mot. Il comprend, ce premier hiver, ce que son père ne lui avait pas dit en ces termes : le vœu ne retranche pas seulement une boisson. Il retranche la facilité d'être un homme parmi les autres.

Ses cheveux, qu'il ne coupe plus depuis le jour du vœu, deviennent à leur tour un signe que la ville apprend à lire de loin. Un jeune prêtre à la chevelure longue, dans les rues de Jérusalem, ne peut plus prétendre à l'anonymat d'un passant ; on le salue différemment, on baisse parfois la voix sur son passage, on lui prête déjà, avant qu'il n'ait rien fait pour le mériter, une gravité qu'il ne se sent pas encore le droit de porter.

Ce que son père lui enseigne

C'est dans ces mois d'apprentissage que Simon II lui transmet, un soir semblable à tant d'autres, ce que lui-même tenait de son propre père, et que ce dernier tenait du sien avant lui — une chaîne dont Onias III ne mesure pas encore qu'il en est devenu, ce jour-là, l'avant-dernier maillon connu.

« Il y a trois choses, dit Simon, qu'un homme de notre maison ne doit jamais laisser un roi lui voler, même quand il lui vole tout le reste. Le temps, d'abord — parce qu'il vient de l'Éternel et y retourne, et que nul édit ne peut en avancer ni en reculer le cours d'une heure. La parole donnée, ensuite — parce qu'un serment n'est pas une monnaie qu'on renégocie selon le cours du jour. Et le sacré, enfin — qui n'est pas la pierre du sanctuaire, mais ce qui s'y tient debout malgré la pierre. »

Onias III écoute ces mots comme on écoute, jeune, une leçon qu'on croit comprendre tout entière sur le moment — avant de découvrir, des années plus tard, qu'on n'en a saisi que le contour, et qu'il faudra toute une vie, puis la mort, pour en éprouver le poids exact.

Derrière le voile

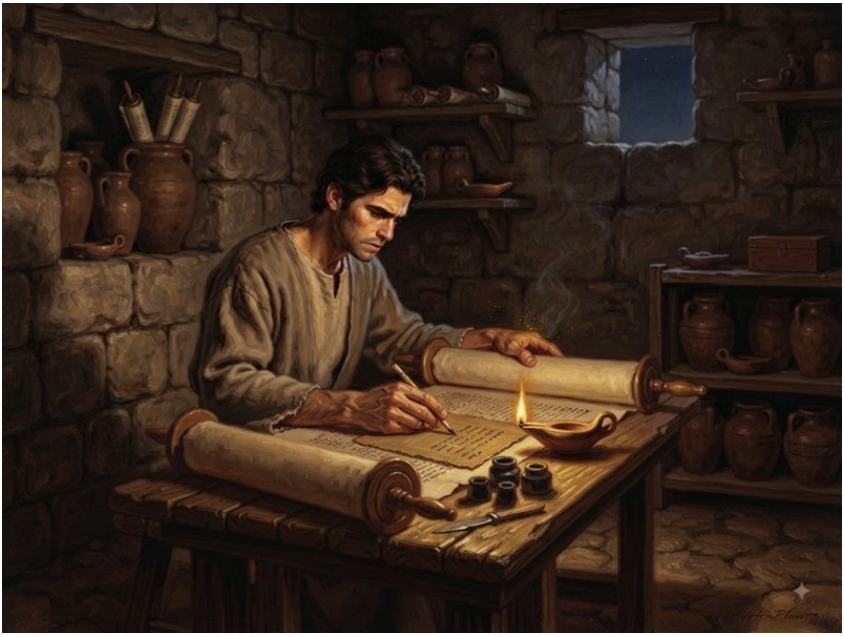
Simon II meurt trois ans plus tard, dans son lit, entouré des siens — une mort sans éclat qui contraste, déjà, avec celle que la suite réserve à son fils. Onias III, formellement consacré, hérite d'une charge qu'il a vue son père porter toute sa vie sans jamais en paraître écrasé, et découvre, au premier jour du grand pardon qui suit son accession, ce qu'aucun enseignement ne peut vraiment préparer : marcher seul, derrière le voile, dans l'obscurité du Saint des Saints, là où nul autre homme vivant n'a le droit de le suivre.

Il n'y a, dans cette pièce sans fenêtre, ni ornement ni lumière que celle qu'il apporte lui-même ; seulement un silence si dense qu'Onias III croit, les premiers instants, entendre son propre sang battre contre ses tempes. Il prononce le Nom qu'on ne prononce qu'ici, une fois l'an, et ressort tremblant, non de peur, mais de ce vertige particulier que laisse la certitude d'avoir touché, pour quelques instants, à quelque chose qui dépasse de très loin la mesure d'un homme.

C'est cette même certitude, portée depuis ce jour sans jamais faiblir, qu'il transmettra à son tour, bien des années plus tard, à un enfant assis avec lui sur un toit, sous des étoiles qu'il lui apprendra à nommer une à une.

Chapitre II — La racine de plantation

(Jérusalem, -198 / -178)



En ce temps-là, la Judée n'est encore, pour les rois qui se la disputent, qu'une bande de collines pauvres entre deux royaumes riches — mais des collines qui commandent la route côtière entre l'Égypte et la Syrie, et dont le Temple de Jérusalem, à lui seul, pèse dans les comptes des deux couronnes plus qu'aucune ville de cette taille ne le devrait. En -198, la victoire séleucide de Panion arrache ce territoire aux Ptolémées et le fait passer sous une autre couronne. Pour le paysan qui laboure, peu de chose change dans l'immédiat : le maître change, le tribut demeure, la moisson se partage comme avant. Mais dans les chambres du sanctuaire, quelques prêtres

d'Aaron, des scribes et des familles attachées à la maison de Tsadok mesurent un risque plus profond : un royaume qui vient de conquérir a besoin d'argent pour tenir ce qu'il a pris, et aucune caisse, dans toute la province, n'est mieux garnie que celle du Temple. Ils redoutent de voir venir le jour où la grande prêtrise elle-même, charge reçue depuis des siècles, deviendra un prix qu'on offre au roi le plus offrant.

C'est dans cette Judée tout juste changée de maître qu'Onias III commence à porter seul la charge reçue de son père, l'année même où Panion change le sort du pays. Il n'est encore qu'un grand prêtre parmi ceux qui l'ont précédé — fidèle, méticuleux, presque effacé par la régularité même de ses journées, et ignorant tout de ce qui se prépare autour de lui. C'est précisément cette fidélité sans éclat que d'autres, en secret, observent déjà — et qu'ils choisiront un jour de raconter comme le dernier étage d'intégrité avant l'effondrement.

Car des générations plus tard, des héritiers de cette même inquiétude raconteront ce moment dans le langage du Document de Damas : trois cent quatre-vingt-dix années après que Nabuchodonosor eut livré Jérusalem au glaive, Dieu fit germer d'Israël et d'Aaron une « racine de plantation ». Le compte n'est pas une chronique de greffier, mais une horloge prophétique — la mémoire d'un cercle d'hommes né bien avant les Maccabées, qui vingt ans durant avanceront comme des aveugles tâtant leur chemin, copiant les généalogies et observant les agents du roi entrer plus avant dans les affaires

du sanctuaire, sans savoir encore quelle forme donner à leur refus.

Chapitre III — Le grand règlement

(Jérusalem, -192)

Il y a, dans l'année de Jérusalem, un jour que nul autre ne ressemble, et ce jour-là commence bien avant l'aube. La ville jeûne depuis la veille ; les feux sont éteints, les marchés fermés, les enfants eux-mêmes tenus au silence. Sur le mont, le peuple se rassemble par milliers, serré contre les murs du parvis, et attend — car c'est aujourd'hui qu'un seul homme, une fois l'an, passera derrière le voile jusque dans l'obscurité où nul autre vivant n'a le droit de le suivre, pour prononcer sur la maison d'Israël le Nom qu'on ne prononce qu'ici, et ressortir, s'il plaît à l'Éternel, vivant.

Onias III n'a pas encore trente ans. Il n'a hérité la charge que depuis peu, à la mort de son père, et c'est l'une des premières fois qu'il descend seul derrière le voile. Quand il en ressort, au plein du jour, le visage encore marqué de ce vertige que rien ne prépare, un murmure parcourt la foule et se change en un long soupir de délivrance : le grand prêtre a vécu, l'expiation est agréée, l'année peut recommencer. Ceux qui sont là ce jour-là n'oublieront pas de longtemps la haute silhouette pâle sortant de la maison du voile, comme l'étoile du matin monte au-dessus des nuées, comme la lune pleine à la saison des fêtes.

Parmi eux se tient un homme qui note tout, non sur un registre, mais dans cette mémoire de scribe qui pèse chaque geste pour le rendre un jour aux hommes. Il se nomme Yeshoua, fils de Sira. Il n'est ni prêtre ni notable ; il est de ceux qui lisent, qui copient, qui gardent — et il regarde sortir le fils comme il a, jadis, regardé sortir le père. Car la maison d’Onias III a été sa maison protectrice ; ce qu'il sait, ce qu'il écrit, il le doit en partie au pain de cette lignée. Et ce qu'il voit ce matin-là, il se promet déjà de ne pas le laisser mourir.

L'autre versant du jour

Mais le jour du grand pardon a un second versant, que la foule ne voit pas. Quand les sacrifices sont consumés et que le peuple redescend vers la ville, le grand prêtre ne se repose pas encore. Dans la maison de Tsadok, le pardon des fautes et l'apurement des dettes tombent sous une seule et même main : le même homme qui a passé le voile ouvre, quelques heures plus tard, les chambres du trésor pour le grand règlement des

comptes. Ce qui n'a pu être compensé au fil de l'année, on le solde ; ce qui excède, on le verse ; ce que le septième an doit effacer, on l'efface. C'est l'heure où le sacré redescend dans les chiffres, où la main qui vient de toucher au Nom se pose sur les registres des veuves et des orphelins.

Et c'est l'heure aussi où l'or paraît. Car les soldes, une fois arrêtés, se paient : on pèse le métal, on aligne les pièces, on ouvre et referme les coffres, et cette lueur jaune sur les tables du trésor, un jour de jeûne, réveille chez les hommes des passions que le matin avait endormies. On a prié toute la journée le ventre vide ; on regarde à présent son dû, ou ce qu'on croit tel, et les âmes s'échauffent plus vite qu'à l'ordinaire. Le grand règlement n'est pas la partie sereine du jour du pardon : c'est celle où le ciel du matin retombe brutalement sur la terre des comptes, et où il suffit d'une étincelle pour que la fatigue du jeûne se change en colère.

Onias III y apporte la même rigueur qu'à tout le reste. Il a fait vérifier chaque écriture avant la séance — une habitude que ses prédécesseurs n'avaient pas toujours prise — et il rend compte, poste par poste, de ce qui a été gardé et de ce qui a été rendu. Il ne sait pas encore qu'un homme qui n'a jamais eu à choisir entre sa charge et sa conscience ne conçoit pas aisément qu'un autre puisse retourner sa droiture même contre lui.

Le venin

La voix qui s'élève n'est pas celle d'un homme du peuple. C'est celle d'un riche : un négociant et armateur juif de Gaza, de ceux qui possèdent des navires sur la côte et dont les créances,

les cargaisons d'encens, de blé et d'argent se règlent depuis des années par la chambre de compensation du Temple. Onias III vient, quelques instants plus tôt, de trancher contre lui un solde qu'il contestait — avec cette rigueur froide qui ne fait pas de faveur, pas même à qui pèse lourd. L'homme a de l'or, des relations et des navires ; il a surtout ce que donne la fortune : l'assurance qu'on ne le saisira pas comme on saisit un gueux. Et c'est fort de cette assurance qu'il se permet ce qu'aucun pauvre n'oserait. Il ne crie pas au voleur — il est trop habile pour cela. Il vise plus profond, et plus bas.

— Je ne conteste pas ton solde, grand prêtre, dit-il, et sa voix porte, calme, faite pour être entendue de toute la salle. Je le paierai. On paie toujours, avec toi — c'est même la seule chose qu'on sache faire, ici : payer ce que ta maison décide, seule, sans qu'un seul homme ait jamais eu le droit de compter derrière elle. Car dis-moi une chose, puisque tu aimes les comptes : qui les a vérifiés, les tiens ? Ton père tenait le voile d'une main et le coffre de l'autre, et personne n'a jamais osé glisser un œil par-dessus son épaule. Son père avant lui, pareil. Trois générations qu'on se pèse soi-même dans cette maison, qu'on se déclare pur, et qu'on présente la facture aux autres. La sainteté de Tsadok — belle histoire. Une histoire de famille, qu'on se repasse de père en fils, et qu'on nous fait payer comptant. Moi je veux bien la croire. Mais montre-moi le témoin. Depuis Salomon, il n'y en a jamais eu un seul — et un compte sans témoin, chez nous, sur les quais, ça porte un nom.

Un instant, la salle reste sans voix. Puis l'effroi la traverse, comme un froid. Car ce que cet homme vient de faire, chacun le mesure d'un coup : un jour de pardon, dans l'enceinte du sanctuaire, il a sali la maison de Tsadok et craché sur la mémoire d'un grand prêtre mort. « Qui ose ? » gronde une voix, et une autre lui répond, et la fatigue du jeûne, la vue de l'or, l'échauffement du jour se muent en une seconde dans cette fureur sacrée qui ne connaît plus de mesure. « Blasphème ! » crie-t-on. Des hommes se lèvent, des mains se tendent vers le Gaznéen, et le mot terrible court déjà de bouche en bouche — qu'on le lapide, qu'on le traîne hors les murs, qu'on lave l'outrage dans son sang. En un souffle, l'assemblée du pardon est devenue une foule qui veut tuer.

Et si rien ne s'accomplit, à cet instant, c'est que le jour lui-même le défend. On ne verse pas le sang à Kippour ; on ne juge pas, on n'exécute pas le jour où l'on implore d'être soi-même pardonné. L'interdit du jour saint retient les mains déjà levées — non la sagesse des hommes, mais la sainteté du jour, qui suspend la violence sans l'éteindre, et la laisse gronder, contenue, cherchant l'heure où elle pourra se répandre. L'armateur, lui, a blêmi : il a joué de son or et de son rang, et il découvre trop tard qu'il existe une colère que l'or n'achète pas et que le rang ne désarme pas. Il recule vers la porte, protégé pour cette heure encore par cela seul qui protège aussi celui qu'il vient de salir : le fait qu'à Kippour, nul ne peut frapper.

Au milieu de ce tumulte, Onias III n'a pas bougé. Il est debout, livide, et ceux qui le regardent croient qu'il tremble de

la violence qui monte autour de lui. Ils se trompent. Ce n'est pas la foule qui le glace — il ne craint rien pour lui-même, et l'idée qu'on veuille lapider un homme en sa présence ne fait qu'ajouter à son effroi. Ce qui le transit, c'est autre chose, et de plus intime et de plus insupportable : son père a été insulté en public. Devant l'assemblée, devant les prêtres, devant le scribe qui note, la mémoire de Simon a été traînée dans la poussière d'une salle des comptes — et pour un fils de cette lignée, il n'existe pas de déshonneur plus violent. On peut le dépouiller, lui ; on peut le calomnier, lui ; il tiendrait. Mais qu'on ait souillé son père devant tous, et qu'il n'ait rien pu faire pour l'empêcher — car se lever pour crier que Simon était juste, c'était déjà admettre qu'on en doutait —, voilà ce qui le laisse sans force, la gorge nouée, plus seul en cet instant qu'il ne l'a jamais été derrière le voile. La lapidation du calomniateur, si elle avait lieu, ne laverait rien : le déshonneur, lui, est déjà accompli, et le sang de dix armateurs n'y changerait rien.

Le soir, quand les étoiles paraissent

La colère, à Kippour, n'a pas le droit de s'accomplir — mais elle ne s'éteint pas pour autant. Tout le reste du jour, tandis que le grand règlement s'achève dans une tension sourde, elle couve. Et chacun sait ce que couve une telle braise : que le jeûne rompu, le jour saint passé, plus rien ne retiendra les mains. Dès demain, on jugera le Gaznéen pour blasphème, on le lapidera hors les murs, et l'on croira, ce faisant, avoir lavé l'honneur des pères. La violence a seulement changé d'heure ; elle attend la nuit.

C'est cette nuit-là que Ben Sira ne veut pas laisser venir. Au soir, quand les premières étoiles paraissent et que le jeûne se rompt, il ne rentre pas chez lui. Il va trouver, l'un après l'autre, ceux qui s'étaient le plus échauffés — les meneurs, ceux dont un mot demain suffirait à lancer la première pierre — et il les rassemble, non dans une salle, mais sur un seuil, à la fraîche, comme on retient des amis qu'on ne veut pas laisser partir fâchés.

— Écoutez un vieil homme, leur dit-il, avant que vous n'alliez dormir sur votre colère. Ce que cet homme de Gaza a dit est vil, et je ne le défendrai pas d'un mot. Mais réfléchissez à ce que vous vous apprêtez à faire. Vous voulez le lapider demain, au nom des pères qu'il a insultés. Or dites-moi : depuis quand lave-t-on l'honneur d'un juste dans le sang d'un misérable ? Vous croiriez venger Simon, et vous ne feriez qu'ajouter votre faute à celle du calomniateur. Un homme sali ne redevient pas pur parce qu'on tue celui qui l'a sali. Le sang ne rend l'honneur à personne — il ne fait que couler, et appeler d'autre sang. Si vous lapidez cet homme, vous ne défendrez pas la mémoire de votre grand prêtre : vous la salirez une seconde fois, en faisant de son nom le prétexte d'un meurtre.

Ils l'écoutent, mal d'abord, car la fureur est encore chaude et l'on n'aime pas s'entendre dire qu'on allait faillir. Mais c'est un homme qui ne demande rien pour lui-même, et cela désarme même ceux qui voulaient mordre. Alors il reprend, plus bas, et c'est un ordre déguisé en prière :

— Je ne vous demande pas de pardonner ce soir — c'est trop tôt, et la blessure est trop fraîche. Je vous demande seulement de ne rien faire cette nuit. Dormez. Et demain, à la première heure, avant que le soleil ne touche le sommet du Temple, montez avec moi sur le mont des Oliviers. De là-haut, on voit la maison de l'Éternel tout entière, et l'on voit aussi de plus loin. Il y a une autre manière de laver l'affront fait à un père, et ce n'est pas de tuer : c'est de se souvenir. Venez, et je vous rendrai la mémoire que la colère vous a fait perdre. Après, vous jugerez.

Nul ne sait tout à fait pourquoi ils cèdent. Peut-être parce qu'au fond, la fatigue passée, plusieurs ont déjà honte d'avoir voulu tuer un jour de pardon. L'armateur, lui, ne verra pas le matin : dans la nuit, il a repris la route de la côte avec sa rancune et ses navires, trop puissant pour qu'on l'ait retenu, trop haï désormais pour rester — et Jérusalem le reverra peut-être, un jour, sous un autre visage. Mais les meneurs, eux, se dispersent en silence avec, au cœur, le rendez-vous du matin ; et la nuit que Ben Sira redoutait passe sans qu'une seule pierre soit lancée.

L'aube sur le mont des Oliviers

Ils sont là au petit jour, plus nombreux qu'il ne l'espérait — car la nuit a fait son œuvre, et beaucoup n'ont pas dormi. Le mont des Oliviers se dresse à l'orient de la ville, de l'autre côté de la vallée, et de son flanc l'on découvre le Temple tout entier, posé sur sa montagne comme une coupe offerte. Quand le soleil se lève derrière eux, sa première lumière frappe les pierres du sanctuaire et les fait rougeoyer, puis blanchir, tandis que la

vallée en contrebas reste encore dans l'ombre bleue. Onias III est venu, lui aussi, un peu à l'écart, enveloppé dans son manteau, le visage de qui n'a pas fermé l'œil.

Ben Sira ne monte pas sur une pierre pour dominer les autres. Il se tient parmi eux, face au Temple, lève les mains, et sa voix, d'abord, ne s'adresse pas à eux mais à Celui qui écoute au-dessus d'eux.

— Éternel, Dieu de nos pères, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, toi qui n'oublies pas quand les hommes oublient, écoute un vieil homme qui va rappeler ton chemin. Non pour t'apprendre ce que tu sais, mais pour le rendre à ceux qui l'ont perdu en une seule nuit de colère.

Puis il se tourne vers eux, et il commence à dérouler l'histoire — non comme un maître récite une leçon, mais comme un père rappelle à ses enfants d'où vient le pain qu'ils mangent.

— Souvenez-vous. Nous étions esclaves en Égypte, sous la main de Pharaon, et nous n'avions rien — ni terre, ni loi, ni nom qui fût à nous. Il nous a fait sortir par un désert où l'on meurt, il nous a nourris d'un pain qui tombait du ciel, il a fendu la mer devant nous et refermé ses eaux derrière. Au Sinaï, il nous a donné la Loi — à nous, des fuyards sans patrie —, et de cette Loi nous avons vécu quand nous n'avions plus rien d'autre. Souvenez-vous de Moïse, qui parla à Dieu comme un homme parle à son ami et ne vit jamais la terre promise ; d'Aaron, revêtu du pectoral pour servir et non pour régner ; de Pinhas,

jaloux de la sainteté ; de Josué qui fit entrer le peuple, des Juges qui le sauvèrent, de Samuel qui oignit les rois.

— Souvenez-vous de David, qui chanta l'Éternel dans la joie comme dans la faute ; de Salomon, qui bâtit à Dieu la première maison, sur cette montagne même que vous avez sous les yeux. Et souvenez-vous que cette maison est tombée. Car les pères ont failli, les rois ont trahi, le peuple s'est détourné — et Dieu a envoyé les prophètes pour éclairer le chemin dans la nuit : Élie qui passa dans le feu, Isaïe qui vit la gloire, Jérémie qui pleura sur la ville avant qu'elle brûle, Ézéchiel qui vit les ossements se relever au bord du fleuve étranger. Ils ont crié dans des villes sourdes. On les a raillés, frappés, réduits au silence. Et pourtant leur parole a tenu quand les murs sont tombés.

Sa voix se fait plus grave, et il tend la main vers le nord, au-delà des collines.

— Car les murs sont tombés. Nabuchodonosor a pris la ville, brûlé le sanctuaire de Salomon, emmené le peuple à Babylone, enchaîné, en pensant que le nom d'Israël s'éteindrait au bord de ses fleuves. Nos pères se sont assis là-bas et ont pleuré. Certains ont cru, comme vous hier soir, que tout était fini. Et pourtant — écoutez bien — et pourtant nous sommes ici. Le temps a passé, l'empire qui nous croyait morts est mort à son tour, et un reste est revenu. Zorobabel et Josué, fils de Yotsadaq, ont relevé l'autel sur ses fondations et rebâti la maison — celle-là même que le soleil frappe en ce moment devant vous. Néhémie a redressé les murs de la ville tombée, la truelle d'une main et l'épée de l'autre. Rien de ce que vous voyez là-bas n'est tombé

du ciel tout fait : chaque pierre a été portée par un homme, à qui un autre, avant lui, avait appris pourquoi il fallait la porter.

Il laisse le Temple parler à sa place un instant, dans la lumière qui monte. Puis il vient au terme de la longue file, et sa voix, soudain, se fait presque tendre.

— Et au bout de ce chemin — au bout de Pharaon, du désert, des juges, des rois, des prophètes, de Babylone et du retour —, il y a un homme que beaucoup d'entre vous ont vu de leurs yeux. Simon II, fils d'Onias II, votre grand prêtre. Il a réparé la maison en son temps, il a fortifié le sanctuaire, il a creusé le réservoir comme une mer et affermi la ville contre le siège. Vous l'avez vu sortir de derrière le voile, entouré de tout le peuple, comme l'étoile du matin au milieu des nuées, comme la lune pleine aux jours de fête, comme le soleil qui brille sur le Temple du Très-Haut. Voilà d'où vous venez. Voilà la chaîne dont vous êtes, aujourd'hui, l'anneau vivant.

Alors seulement il nomme, pour la première et unique fois, celui pour qui il a fait monter toute une assemblée sur une montagne.

— Et hier soir, dans une salle des comptes, un homme a sali cet homme-là. Non son fils seulement, celui qui se tient là — lui, Simon, et son père avant lui, et Tsadok au-delà. Il vous a dit que leur sainteté n'était qu'une histoire qu'ils se racontaient faute de témoin. Et vous, qu'avez-vous voulu faire ? Le tuer. Laver l'affront dans le sang, un jour de pardon. Écoutez-moi bien, car c'est ici que tout se joue. Celui qui insulte les pères coupe la chaîne — c'est vrai. Mais celui qui, pour venger cette insulte, tue

un homme au nom des pères, celui-là coupe la même chaîne, de l'autre main. Vous ne laveriez pas la mémoire de Simon en lapidant ce misérable : vous la couvririez d'un meurtre. On ne défend pas la sainteté par le sang. On juge un peuple non à ce qu'il tue, mais à ce qu'il honore. Alors n'honorez pas Simon en tuant : honorez-le en vous souvenant de ce qu'il fut, et laissez à Dieu le calomniateur qui, lui, aura à répondre de sa langue.

Il se tait. Il n'a rien prouvé, car une calomnie ne se prouve pas ; il a fait mieux : il l'a rendue minuscule, en la posant au bout de mille ans de fidélité. Un à un, les hommes redescendent vers la ville, la tête basse, et cette fois ce n'est plus la honte de la meute, mais celle, plus salubre, de qui vient de se souvenir de lui-même. Le scribe, lui, reste un moment encore face au Temple ; et sans qu'il l'ait cherché, les mots qu'il vient de dire se rangent en lui dans un ordre qu'il n'oubliera plus — celui-là même que, des années plus tard, il posera sur le rouleau, pour que la louange des pères ne meure pas avec les vieillards qui les ont connus.

Onias III, à part

Quand tous sont redescendus, Ben Sira ne redescend pas tout de suite. Il fait signe à Onias III, resté à l'écart, et l'entraîne un peu plus haut sur le flanc du mont, à l'endroit où les oliviers s'espacent et où l'on n'est plus vu de la ville. Là, il n'y a plus d'assemblée à relever, plus de meute à désarmer : il n'y a qu'un vieil homme et un jeune homme, et la parole change de nature.

— Tu as parlé pour moi devant tous, dit Onias III, et tu n'as dit mon nom qu'à la fin.

— Devant la foule, un nom qu'on défend est déjà à moitié perdu, répond le vieil homme. Mais ici, il n'y a plus de foule. Ici, je peux te parler à toi, et non plus d'eux à eux. Assieds-toi.

Ils s'assoient sur la pierre encore fraîche de la nuit. Un long moment, Ben Sira ne dit rien ; il laisse le jeune homme regarder, en contrebas, la maison qu'il a la charge de garder. Puis il pose la main sur son épaule, et la laisse là.

— Ce n'est pas le mensonge qui t'a atteint, dit-il doucement. Tu en as entendu d'autres et tu en entendras. C'est qu'ils s'en soient pris à ton père. Un homme peut tenir tête à ce qu'on dit de lui ; mais ce qu'on dit de celui qui n'est plus là pour répondre, il le reçoit sans pouvoir le rendre. Tu es resté debout, muet, non parce que tu manquais de mots pour Simon, mais parce que tu savais que le défendre, c'était déjà admettre qu'on l'attaquait. Ils t'ont pris par là. C'est la blessure la plus lâche qu'on puisse faire à un fils, et c'est pour cela qu'elle est la plus profonde. Aucun discours sur le mont ne la referme. Je le sais. Je ne suis pas monté ici pour te dire qu'elle n'existe pas.

Onias III baisse la tête. Que le vieil homme ait nommé sans qu'il l'ait dite la chose exacte qui le rongeait — le doute jeté sur ses mains — lui serre la gorge plus que ne l'avait fait l'insulte elle-même.

— Écoute-moi bien, car je suis vieux et je ne te le redirai peut-être pas. La droiture ne protège pas. Ne crois jamais cela. Un homme droit n'est pas à l'abri — il est une cible, précisément parce qu'il est droit, parce que sa seule existence fait honte à ceux qui ne le sont pas. Ton père le savait. Les prophètes que je

viens de nommer le savaient tous. Ce n'est pas la récompense de la droiture d'être épargnée. Sa récompense est ailleurs : c'est de laisser, quand on s'en va, une chose que les voleurs n'ont pas pu prendre.

Il presse un instant l'épaule, puis retire sa main.

— Et tu n'es pas seul, quoi que tu en croies ce matin. Nous sommes quelques-uns, des vieux surtout, qui avons connu ton père et qui savons ce que tu portes. Nous n'avons ni armée ni or — nous n'avons que la mémoire et la parole donnée. Mais tant qu'un seul de nous respire, tu auras derrière toi la confiance de ceux qui ont vu Simon sortir du voile et qui te reconnaissent en lui. Ce n'est pas rien, pour un jeune homme, de savoir que des anciens veillent sur ce qu'il défend. Cela ne t'ôtera pas tes ennemis. Mais cela t'empêchera, les mauvais jours, de croire que tu portes seul ce que toute une lignée porte avec toi.

Pour la première fois depuis la veille, quelque chose se dénoue dans le visage d’Onias III — non la joie, il est trop tôt, mais cette paix grave d'un homme à qui l'on vient de rendre non pas la justice, qu'aucun homme ne peut lui rendre, mais le sens et la compagnie.

— Pourquoi fais-tu cela ? demande-t-il enfin. Tu ne me dois rien.

— Je dois à ton père ce que je suis, répond le scribe. Un homme paie ses dettes aux fils quand il ne peut plus les payer aux pères. Et puis il y a autre chose. J'écris, ces temps-ci, la mémoire de ceux qui nous ont tout donné et que nous devons honorer — et à quoi bon écrire que les pères méritent d'être

honorés, si je laisse, sous mes yeux, avilir leur dernier fils ? Toi, tu garderas l'héritage. Moi, je rappellerai aux hommes pourquoi il méritait d'être gardé. Ainsi nous serons deux, et deux, c'est déjà une chaîne.

Ils restent encore un moment côte à côte, le vieux scribe et le jeune grand prêtre, tandis qu'en bas la ville s'éveille tout à fait et que le Temple, maintenant en pleine lumière, cesse peu à peu de rougeoyer pour n'être plus que de la pierre blanche sous le soleil. Aucun des deux ne sait — comment le sauraient-ils ? — que la phrase criée la veille dans la salle des comptes n'était pas un accident, mais la première goutte d'un poison lent ; qu'un jour, dans bien des années, la même bouche ou une bouche semblable dira qu'Onias III a manigancé jusqu'aux prodiges du Ciel ; et que ce soupçon-là, patiemment nourri, finira par le chasser de sa ville et de sa vie. Ce matin, il n'y a encore qu'un jeune homme relevé, un vieil homme qui l'a relevé, et, entre eux, une longue file de pères qui, un instant, sur ce mont, ont semblé descendre veiller avec eux.

Chapitre IV — Les comptes de la ville

(Jérusalem, -178)

Jérusalem, sous la domination séleucide, n'a rien encore d'une ville en crise. Le tribut se paie, les caravanes passent, et les fils des meilleures familles apprennent le grec chez des précepteurs venus d'Antioche sans que personne, pour l'instant, n'y voie un sacrilège. C'est une paix de surface, faite de comptes qui s'équilibrent et de silences qu'on n'interroge pas encore — celle-là même qu'Onias III croit devoir à sa seule rigueur, sans mesurer à quel point elle tient aussi à la patience de ceux qui attendent leur heure.

Le Conseil se réunit chaque nouvelle lune dans une salle attenante au parvis, où grand prêtre, trésoriers et responsables

des différentes charges de la ville viennent rendre compte des affaires courantes. Simon y siège au nom du marché et des poids qu'il administre, une fonction que sa famille tient depuis plusieurs générations et qui, à ce titre, ne doit de comptes qu'une fois l'an — sauf lorsqu'un désaccord force une vérification plus fréquente, ce qui est précisément le cas ce mois-là.

La phrase sèche

Simon présente ses registres avec l'assurance d'un homme qui n'a jamais eu à les justifier devant quiconque d'autre que ses propres scribes. Il a, cette année, relevé le taux de conversion appliqué aux marchandises entrant par la porte des Poissons, sous prétexte d'une hausse du prix du blé qu'aucun autre marché de la ville ne constate. Onias III, qui a fait vérifier les chiffres avant la séance — une habitude que ses prédécesseurs n'avaient pas toujours prise — repère l'écart en quelques instants, et le signale sans détour ni ménagement particulier.

« Vos registres comptent double sur la même mesure, dit-il, sans hausser la voix. Une fois à l'entrée, une fois à la sortie, comme si le même sac de blé payait deux fois pour avoir traversé une seule porte. Corrigez cela avant la prochaine lune, ou je le ferai vérifier par un scribe du Temple qui ne soit pas des vôtres. »

La phrase n'a rien d'une insulte, prononcée devant un Conseil habitué à ce genre de remarques techniques. Mais elle tombe devant témoins — les autres trésoriers, deux prêtres

subalternes, un scribe qui note tout — et Simon, qui n'a jamais été repris ainsi depuis qu'il siège, l'encaisse en silence, le visage fermé, sans qu'un mot ne trahisse ce qu'il en pense. Il corrige ses comptes dès le lendemain, sans qu'on ait eu besoin d'y revenir. Personne, dans la salle, n'imagine qu'une phrase aussi ordinaire puisse un jour peser plus lourd qu'un désaccord de mesures.

Ce que la ville ne voit pas encore

Onias III, pour sa part, oublie l'incident avant la fin de la semaine — il en corrige plusieurs semblables chaque année, avec d'autres responsables, sans qu'aucun n'en garde une rancune qu'il faille surveiller. C'est précisément ce qui le rend, plus tard, incapable de mesurer à temps ce que cette rigueur coûtera : un homme habitué à n'avoir jamais eu à choisir entre sa charge et sa conscience ne conçoit pas aisément qu'un autre puisse transformer une correction méritée en une blessure qu'on nourrit pendant des mois avant de la retourner en arme.

Autour d'eux, la ville continue de vivre sa paix trompeuse. Les gymnases n'existent pas encore ; les prêtres du Temple n'ont pas encore appris à préférer la palestre aux sacrifices ; et si quelques jeunes gens de bonne famille commencent à porter le pétase à la mode grecque dans les rues hautes de la ville, nul n'y voit encore le signe avant-coureur de ce que Jason, dans quelques années, transformera en politique d'État. Onias III note ces détails sans s'en inquiéter outre mesure — un grand prêtre a mieux à faire que de surveiller la mode vestimentaire des fils de notables — et retourne à ses registres, convaincu que

la seule vraie mesure des choses reste celle qu'on peut vérifier chiffre après chiffre.

C'est cette même confiance, à peine ébréchée par l'affaire des poids et mesures, qu'Héliodore va bientôt mettre à l'épreuve d'une tout autre manière.

Chapitre V — Le Trésor et Héliodore

(Jérusalem, -178)

Le Temple de Jérusalem, à cette date, n'a jamais été aussi riche ni aussi calme. Onias III préside depuis vingt ans à une prêtrise que son père et son grand-père avant lui ont tenue sans partage, et sous sa main le trésor du sanctuaire s'est encore alourdi — non de l'or des sacrifices seulement, mais des dépôts que des familles entières, jusque dans la diaspora, confient au Temple comme on confie un bien à la seule banque que nul roi n'ose piller : l'argent des veuves, les dots non réclamées, les fonds des orphelins dont aucun tuteur ne veut répondre seul. Onias III en a la garde, et il en est fier d'une fierté tranquille,

celle d'un homme qui n'a jamais eu à choisir entre sa charge et sa conscience.

Cette fierté tranquille a cependant un revers qu'Onias III ne s'avoue pas encore. Il tient sa rigueur pour une vertu si évidente qu'il en vient à juger sévèrement, sans toujours le dire, ceux qui n'en montrent pas la même mesure — à commencer par son propre frère cadet, dont il tolère les manières grecques et les fréquentations de gymnase avec une froideur polie plutôt qu'une vraie affection, comme on tolère chez un parent une faiblesse qu'on espère qu'il dépassera avec l'âge. Il croit aussi, sans jamais l'examiner, qu'un roi respecte un trésor sacré par nature plutôt que par calcul, et que sa propre droiture suffira toujours à convaincre n'importe quel pouvoir de la justesse de sa cause — une confiance qui n'a encore jamais été mise à l'épreuve, et qui pour cette raison même n'a jamais paru à Onias III comme une faiblesse plutôt que comme une évidence.

C'est cette paix que Simon vient rompre.

Simon n'est pas un prêtre : il administre, au nom de la ville, le marché et les poids, une charge modeste que ses liens avec un réseau de notables, proche des Tobiades d'outre-Jourdain, rendent cependant loin d'anodine. La correction publique qu'il a essuyée devant le Conseil, quelques mois plus tôt, n'a rien perdu de son amertume — Simon n'en a parlé à personne, préférant laisser croire que seule une vieille querelle de mesures l'oppose encore au grand prêtre. Simon, voyant qu'il ne l'emportera jamais devant le grand prêtre lui-même, choisit une autre voie : il se rend à Apollonius, gouverneur séleucide de

Cœlé-Syrie et de Phénicie, et lui glisse, comme on glisse un couteau, l'information qui vaut plus cher que toute mesure de blé : le Temple de Jérusalem regorge d'un trésor que nul ne compte plus, assez pour combler d'un coup les caisses vides du roi.

Apollonius rapporte la chose à Séleucos IV. Le roi, dont les finances saignent encore de l'indemnité versée à Rome par son père après Magnésie, n'a pas besoin qu'on le convainque deux fois. Il dépêche à Jérusalem son propre ministre des finances, un homme dont le nom, bientôt, ne s'effacera plus de la mémoire du Temple : Héliodore.

Ce qu'Onias III dit à son fils

La veille de l'arrivée d'Héliodore, Onias III monte sur le toit de sa maison avec son fils, un enfant encore, et lui montre, comme il le fait certains soirs, la lente dérive des étoiles au-dessus du Temple. Il a des doutes, ce soir-là, qu'il ne confierait à aucun prêtre de sa cour — seulement à cet enfant trop jeune pour les répéter.

« Ma charge, dit-il, n'est pas horizontale comme celle d'un juge ou d'un scribe, qui parlent à leurs égaux. Elle est verticale : un seul homme, une fois l'an, au jour du grand pardon, descend derrière le voile jusqu'au Saint des Saints — et cet homme, c'est moi, parce que mon père l'a été avant moi, et le sien avant lui, depuis Tsadok qui oignit Salomon roi. Ce n'est pas un rang qu'on brigue. C'est un fardeau qu'on reçoit, ou qu'on refuse. Et on ne le reçoit pas seulement par le sang : depuis Tsadok, nul ne porte vraiment ce nom sans avoir d'abord prêté le vœu du nazir

— sans avoir renoncé au vin, laissé pousser sa chevelure sans jamais la couper, et gardé son corps loin de tout contact avec la mort, même celle d'un père ou d'une mère. Ce n'est pas la naissance qui fait un Tsadok, mon fils : c'est la naissance, plus ce renoncement-là, tenu jusqu'au bout. Un homme peut descendre de Tsadok par le sang et ne jamais devenir un Tsadok, s'il n'a pas consenti à ce second lien, plus dur que le premier.

Retiens ceci, si tu ne retiens rien d'autre de moi : il y a trois choses qu'un homme ne doit jamais laisser un roi lui voler, même quand il lui vole tout le reste.

Le temps, d'abord — parce que le temps n'appartient à aucun trésor. Il vient de l'Éternel et il y retourne, et nul édit ne peut en avancer ni en reculer le cours d'une heure. Un homme qui compte encore les jours selon la loi du ciel, et non selon celle du percepteur, reste libre même enchaîné.

La parole donnée, ensuite. Un serment n'est pas une monnaie qu'on renégocie selon le cours du jour. Ce que j'ai promis à ceux qui m'ont confié leur or — de le garder, de ne jamais le laisser saisir — je le tiendrai, même si cela doit me coûter la charge elle-même. Un homme dont la parole ne vaut rien n'a plus rien à donner à personne, pas même à Dieu.

Et le sacré, enfin, qui n'est pas la pierre du sanctuaire, mais ce qui s'y tient debout malgré la pierre. On peut piller un trésor. On ne pille pas la fidélité d'un homme à l'Éternel, à moins qu'il ne consente lui-même à la vendre. »

Il se tait un moment, puis reprend, plus bas, comme s'il hésitait encore à le dire tout haut :

« La Loi que Moïse nous a laissée, tout Israël la connaît, l'entend lue chaque septième année devant les foules assemblées, comme nos pères l'ont voulu. Ce n'est pas cela qu'on cache. Mais il y a, dans le comput des jours et des années, dans la respiration même du calendrier qui règle les dettes et les jachères, un mécanisme que peu d'hommes savent lire jusqu'au bout — non parce qu'il serait défendu au peuple de le connaître, mais parce qu'un homme qui n'a pas la charge peut, sans le vouloir, le tordre à son profit. Ce mécanisme-là, je ne l'ai confié qu'à trois scribes de ma maison, et je ne le confierai qu'à celui qui saura, comme moi, descendre un jour derrière le voile sans y perdre la tête. »

L'enfant ne comprend pas tout ce soir-là. Il se souviendra pourtant, bien plus tard, avoir entendu ces trois mots — le temps, la parole, le sacré — et cette dernière confidence sur le mécanisme caché, comme on entend, enfant, une chose qu'on ne sait pas encore qu'on portera toute sa vie — et qu'un jour, ayant tout perdu, il choisira de donner au monde entier ce que son père n'avait voulu confier qu'à quelques-uns.

Le miracle et la calomnie

Onias III reçoit Héliodore avec tous les égards dus à l'envoyé d'un roi, et lui dit la vérité tout entière, sans chercher à la farder : oui, le trésor existe ; non, il n'appartient pas au roi, ni même entièrement au Temple — une grande part en est la propriété privée de veuves et d'orphelins, déposée sous la seule garantie du lieu saint, et la toucher serait un vol autant qu'un sacrilège. Héliodore écoute, incline la tête avec la politesse froide d'un

homme qui a déjà reçu ses ordres, et répond qu'il n'est pas venu discuter, mais exécuter la volonté du roi.

La ville entière, ce jour-là, retient son souffle. Les femmes se pressent aux fenêtres, les prêtres se couvrent de cendre, et jusque dans les rues on prie à voix haute pour que le lieu que nul roi n'a jamais osé profaner ne le soit pas ce jour-là par un simple comptable royal. Onias III, dans le sanctuaire, prie avec eux — non pour lui-même, mais pour ceux dont il a la garde et qu'il n'a pas su protéger jusqu'au bout.

Héliodore entre dans le trésor avec son escorte. Ce qui s'y passe exactement, nul témoin n'osera jamais le raconter deux fois de la même façon : les uns diront qu'un cheval d'une taille surnaturelle, monté par un cavalier terrible, a chargé Héliodore de plein fouet ; d'autres, que deux jeunes hommes d'une beauté qui n'était pas de ce monde l'ont saisi et fouetté sans relâche jusqu'à ce qu'il s'effondre, aveugle et à demi mort. Ce qui est certain, c'est qu'on le porte hors du sanctuaire sur une civière, incapable de parler, et que ses propres compagnons, terrifiés, supplient Onias III — lui, l'homme dont ils venaient piller le trésor — d'intercéder pour que leur maître ne meure pas.

Onias III offre le sacrifice qui sauve Héliodore. Il ne le fait pas par calcul : c'est un homme pour qui la vie d'un ennemi vaincu compte encore, même de l'ennemi qui venait le dépouiller. Héliodore repart pour Antioche, changé, racontant partout qu'il a vu de ses yeux qu'une puissance garde ce Temple contre quiconque songerait à s'en emparer par la force.

Mais Simon, lui, n'a pas fini. De retour à Jérusalem, il fait courir un bruit plus vil encore que la première dénonciation : ce n'est pas le Ciel qui a arrêté Héliodore, dit-il à qui veut l'entendre, c'est Onias III lui-même qui a organisé le guet-apens, pour se faire passer, aux yeux du peuple, pour l'élu d'un prodige. La calomnie prend, comme prennent toujours les calomnies qui flattent ceux qui ont intérêt à y croire. Onias III comprend alors qu'aucun trésor sauvé ne suffira à sauver sa propre charge, tant que Simon respirera encore dans l'ombre du grand prêtre — et qu'il ne reste plus qu'une chose à faire : porter lui-même l'affaire devant le roi, à Antioche, avant que le roi ne l'apprenne par la seule bouche de son ennemi.

Le Tobiade et la croix fixe du ciel

L'affaire d'Héliodore fait le tour de Jérusalem, puis au-delà, et c'est ce qui vaut à Onias III, quelques semaines plus tard, d'être invité à un banquet donné par un notable de la ville — l'un de ces dîners où grands prêtres et administrateurs grecs se croisent encore, avant que les jeux et les gymnases ne rendent de telles rencontres impossibles. La salle sent la fumée d'huile parfumée et le vin coupé d'eau chaude, malgré la saison ; des esclaves circulent pieds nus entre les lits, portant des plats de poisson fumé et de figues sèches que les convives grecs mangent couchés, à la mode d'Antioche, tandis que les prêtres présents, par habitude ou par pudeur, restent assis. Un convive s'y montre plus curieux que les autres du prodige qu'on raconte partout. Il se nomme Théodote, un Tobiade par sa mère, cousin éloigné de ce même Simon qui a dénoncé le trésor — et il porte,

comme toute sa maison depuis le vieux Joseph fermier d'impôts, ce goût pour les chiffres et les calculs qui a fait la fortune de sa famille sous les Ptolémées, puis sous les rois de Syrie. Ce que les autres convives ignorent, et qu'Onias III lui-même ne soupçonne pas ce soir-là, c'est que Théodote n'est pas venu par simple curiosité mondaine : Simon, trop humilié pour se montrer lui-même en présence du grand prêtre depuis la scène du Conseil, a demandé à son cousin de sonder cet homme qu'on dit désormais protégé par le Ciel, et de lui rapporter tout ce qui pourrait, un jour, servir contre lui.

« On raconte, grand prêtre, que le ciel lui-même est descendu défendre votre trésor, dit Théodote, un soir, tandis qu'on dessert les tables, sa coupe tournant lentement entre ses doigts sans qu'il n'en boive une gorgée de plus. Une belle histoire — mais vous parlez du ciel comme d'un tribunal, quand les Babyloniens, mes propres maîtres l'ont appris d'eux, savent le calculer comme on calcule une dette : point par point, degré par degré. Le Bélier succède aux Poissons, le Taureau au Bélier, sans qu'aucun dieu n'ait besoin de le vouloir chaque matin. Le ciel est fixe, grand prêtre. C'est un mécanisme, non un juge. » Il y a, dans sa voix, une politesse trop soignée pour être tout à fait innocente — le ton d'un homme qui pose une question dont il connaît déjà, ou croit déjà connaître, la réponse qui lui sera utile.

Onias III repose sa coupe, à peine entamée — il n'a jamais aimé cette part-là des banquets.

« Un mécanisme n'a pas de mémoire, Théodote. Regardez pourtant les quatre points où l'année se retourne sur elle-même : le Taureau qui porte le printemps, le Lion qui porte l'été à son comble, l'Aigle qui plane sur l'automne — ceux que d'autres, avant Babylone, appelaient le Scorpion, mais que les prophètes de mon peuple ont vu se changer en oiseau, plus digne de garder un trône —, et l'Homme qui verse l'eau de l'hiver. Quatre gardiens, aux quatre coins de l'année, immobiles pendant que tout le reste tourne. Vous les lisez comme des chiffres. Nous les lisons comme des témoins.

— Des témoins de quoi, grand prêtre, si nul ne les interroge jamais ?

— De la façon dont un homme rend son temps, répond Onias III. Le ciel ne juge pas les hommes, vous avez raison sur ce point. Mais il se souvient d'eux, immobile, quand tout le reste — les rois, les fortunes, les charges qu'on achète et qu'on revend — change de main d'une saison à l'autre. Un jour, chaque gardien de ce que Dieu nous a confié devra rendre compte, non devant un roi de Syrie ou d'Égypte, mais devant Celui qui a fixé le Taureau, le Lion, l'Aigle et l'Homme aux quatre coins du monde pour qu'ils ne bougent jamais, précisément afin que rien de ce que les hommes font dans le temps ne se perde entièrement.

— Et Héliodore, grand prêtre ? demande Théodote, en se penchant légèrement, comme pour ne rien perdre de la réponse. Le ciel s'est-il aussi souvenu de lui, ce jour-là dans votre trésor, ou n'était-ce qu'un homme qui a eu peur de son ombre ?

— Je ne sais rien de ce qu'Héliodore a vu, répond Onias III. Je sais seulement qu'un homme venu pour prendre est reparti en suppliant qu'on le sauve.

— Vous parlez comme un homme qui craint ce compte-là, dit Théodote, avec un sourire qui n'est pas tout à fait une moquerie.

— Je le crains, en effet, dit Onias III. C'est peut-être la seule crainte qui m'ait jamais rendu meilleur que ma charge ne l'exigeait. »

Théodote ne répond rien sur le moment ; il se contente de reposer sa coupe, presque pleine encore, avec la satisfaction discrète d'un homme qui vient d'obtenir exactement ce qu'il était venu chercher. Un grand prêtre qui confesse sa propre crainte devant un étranger, fût-ce pour s'en faire une vertu, vient de lui offrir, sans le savoir, la première pièce d'un dossier que Simon attend depuis des semaines. Théodote se souviendra longtemps, dans les années qui suivent, de ce grand prêtre trop scrupuleux pour survivre à des hommes qui, eux, n'ont jamais craint aucun compte — et plus longtemps encore du soir où il a compris, avant même Simon, par quelle fissure précise on finirait par l'atteindre.

Chapitre VI — La proie dans l'arène

(Antioche — cour séleucide, -175)

Onias III comprit qu'il avait commis une erreur avant même d'apercevoir le roi. Il avait cru venir à Antioche pour défendre Jérusalem. Il découvrit qu'Antioche l'attendait pour l'évaluer.

Il était arrivé porteur d'une lettre pour un roi qui ne la lirait jamais : Séleucos IV était mort, assassiné dans son propre palais, et la ville bruissait encore de la nouvelle. À sa place venait de monter sur le trône son frère, Antiochos, rentré la veille pour ainsi dire d'un long exil à Rome — un roi que nul à Jérusalem ne connaissait, et qui ne devait rien à personne. C'est devant cet homme-là, et non devant celui qu'il était venu trouver, qu'Onias III allait devoir plaider.

La grande antichambre était pleine. Des officiers entraient et sortaient sous les colonnades. Des secrétaires couraient avec leurs tablettes. Des ambassadeurs attendaient contre les murs. Des hommes vêtus de pourpre parlaient à voix basse avec des financiers venus des ports de Syrie. Lorsque le grand prêtre de Jérusalem entra, plusieurs conversations s'interrompirent.

Onias III portait la tunique blanche. Il n'avait voulu ni ornement inutile ni escorte nombreuse. Il avait pensé que sa charge parlerait pour lui. Il se trompait.

Un homme le regarda des sandales jusqu'au front. « C'est lui ? » Un autre acquiesça. « Le grand prêtre. — Celui de Jérusalem ? — Il paraît. » Le premier sourit. « Je m'attendais à davantage d'or. » Quelques rires étouffés lui répondirent. Onias III continua de marcher.

Un officier le conduisit jusqu'à une seconde salle. Là, les hommes étaient moins nombreux et mieux vêtus. On ne l'invita pas à s'asseoir. Un conseiller royal feuilletait une tablette de cire, sans lever les yeux. « Vous êtes celui qui gouverne le sanctuaire. — Je le sers. » Le conseiller eut un petit sourire. « Vous jouez déjà sur les mots. — Non. » Onias III soutint son regard. « C'est précisément la différence. »

Le sourire disparut. L'homme posa sa tablette. « À Antioche, prêtre, les hommes qui gouvernent quelque chose apprennent généralement à dire qu'ils le gouvernent. — Alors Jérusalem n'est pas Antioche. » Un silence. Puis quelqu'un rit derrière lui. Pas longtemps. Juste assez pour qu'Onias III comprenne qu'il venait d'entrer dans leur jeu.

L'audience

L'audience eut lieu peu après midi. La salle était vaste, beaucoup trop vaste pour les quelques hommes admis devant le roi. C'était peut-être le but : faire sentir à celui qui avançait qu'il devenait petit à mesure qu'il approchait du trône.

Les gardes séleucides se tenaient immobiles entre les colonnes. Des officiers occupaient la droite du souverain. À gauche, des conseillers, des secrétaires et quelques hommes dont Onias III ignorait la fonction. Il reconnut pourtant, parmi eux, deux ou trois visages de Jérusalem — des hommes qui n'avaient aucune raison de se trouver là, et dont la seule présence, en ce lieu, disait déjà qu'une part des affaires de sa ville se traitait désormais sans lui. Onias III comprit alors que l'audience avait commencé bien avant son arrivée.

Le roi l'observa. C'était un homme jeune encore, au regard vif et mobile, qui avait appris à Rome l'art de sourire à ceux qu'il jaugeait. « Approche, grand prêtre. » Onias III avança. « On m'a beaucoup parlé de Jérusalem. — J'espère que l'on vous en a parlé justement. » Un conseiller sourit. Le roi, lui, ne sourit pas. « On m'a dit que votre ville était difficile. — Elle est ancienne. » Cette fois, quelques courtisans échangèrent des regards. « C'est souvent la même chose », répondit le roi. Un rire parcourut la salle. Onias III resta immobile.

Le roi poursuivit : « Vous avez des coutumes anciennes, des familles anciennes, des lois anciennes. Même vos querelles semblent anciennes. » Nouveau rire. « Et vous, Onias III, vous semblez tenir beaucoup à tout cela. — J'y tiens parce que je n'en

suis pas le propriétaire. » Un conseiller se pencha vers son voisin. « Le voilà qui recommence. » Le roi l'entendit. « Explique-toi. »

Onias III répondit : « Ce que j'ai reçu existait avant moi. Je dois le transmettre après moi. — Votre charge ? — Aussi. » Le roi se redressa. « Voilà qui est intéressant. » Il regarda autour de lui. « Notre grand prêtre affirme que sa charge ne lui appartient pas. » Quelques sourires apparurent. Onias III sentit le piège, mais il était trop tard. « Elle appartient au service du Temple. »

Un homme vêtu d'une tunique grecque richement brodée intervint : « Pourtant quelqu'un la possède. — Non. — Quelqu'un en perçoit les revenus. — Pour le sanctuaire. — Quelqu'un commande aux prêtres. — Selon la Loi. — Quelqu'un administre les offrandes. — Il les garde. » L'homme sourit. « Il les garde. » Il répéta le mot comme s'il venait d'entendre une naïveté d'enfant. « Et quelle différence faites-vous entre garder une richesse et la posséder ? » Onias III répondit immédiatement : « Celle qui sépare le dépositaire du voleur. »

Le silence tomba. Le conseiller, lui, ne souriait plus. Le roi leva une main. « Assez. » Puis il considéra Onias III avec une curiosité nouvelle. « Vous êtes réellement comme on vous avait décrit. » Onias III ne répondit pas. « Un homme d'un autre âge. » Cette fois, le rire fut général. Pas violent. Pire. Un rire facile. Celui d'hommes certains d'avoir l'Histoire avec eux.

La langue du prix

Onias III regarda les visages autour du trône. Personne ne semblait embarrassé. Le roi poursuivit : « Ne le prenez pas

comme une insulte. Les vieux objets ont parfois leur beauté. Les vieilles lois aussi. On les conserve dans les temples. » Quelques courtisans rirent encore. « Mais les royaumes, eux, doivent vivre. »

Il désigna un secrétaire. « Combien coûte une armée ? » Le secrétaire répondit aussitôt. « Beaucoup, Majesté. — Une flotte ? — Davantage. — Une ville ? — Cela dépend de la ville. » Le roi regarda Onias III. « Un homme ? » Personne ne répondit. Le roi sourit. « Cela dépend de l'homme. » Cette fois, les rires furent plus francs.

Onias III sentit quelque chose se durcir en lui. « Et un dieu ? » demanda-t-il. Le rire s'arrêta. Le roi plissa légèrement les yeux. « Pardon ? — Puisque tout a un prix. » Onias III regarda autour de lui. « Combien vaut un dieu ? » Personne ne bougea. « Combien vaut le vôtre, Onias III ? — Rien. » Un conseiller ricana. « Enfin une chose sans valeur à Jérusalem. » Onias III tourna la tête vers lui. « Vous n'avez pas compris. » Puis il revint au roi. « Rien, parce qu'il n'est pas à vendre. »

Ceux qui fixent le prix

Le roi descendit une marche. « Voilà précisément votre erreur. » Sa voix avait changé. Elle n'était plus moqueuse. « Vous pensez que le monde se partage entre ce qui peut être vendu et ce qui ne le peut pas. » Il descendit encore une marche. « Le monde réel se partage entre ceux qui peuvent fixer le prix et ceux qui doivent le payer. » Personne ne riait plus.

« Une terre se vend. Une alliance se vend. Une armée se loue. Une ville ouvre ses portes lorsque la somme est suffisante. Des

hommes changent de maître. Des magistrats changent d'opinion. Des princes changent d'épouse. » Il s'arrêta devant Onias III. « Et les prêtres changent de sanctuaire. »

Le roi continua : « Vous appelez cela corruption parce que vous venez d'un monde où l'on prétend encore que les fonctions descendent des pères. » Il désigna la cour autour de lui. « Nous appelons cela gouverner. » Un murmure approbateur parcourut l'assemblée. Onias III répondit : « Gouverner n'est pas posséder. » Le roi soupira. « Toujours les mots. »

Un conseiller éclata de rire. D'autres suivirent. « Le dépositaire ! — Le gardien ! — Le serviteur ! » Les mots passèrent d'un courtisan à l'autre. Onias III les entendit rire de ce qui, à Jérusalem, faisait encore trembler certains hommes.

Le roi leva finalement la main. Le silence revint. « Vous êtes sincère, Onias III. C'est probablement votre plus grande faiblesse. » Il marqua un temps, puis reprit, presque négligemment : « On me dit qu'à Jérusalem, d'autres que vous comprennent mieux leur époque. » Onias III sentit le sang battre dans ses tempes. « Le grand prêtre, c'est moi. » Le roi eut un sourire presque bienveillant. « Aujourd'hui. » Un rire éclata quelque part. Puis un autre. Et bientôt toute la cour riait.

La langue du prix (II)

Onias III ne se souvenait plus des dernières paroles de l'audience. Des chiffres avaient été prononcés. Des tributs. Des talents d'argent. Des garanties. Des sommes que Jérusalem pouvait fournir. Il avait répondu. Il avait protesté. Il avait

rappelé les limites du trésor, les dépôts des veuves, les biens confiés au sanctuaire, les obligations du grand prêtre.

Chaque fois, quelqu'un traduisait ses paroles dans une autre langue. Pas le grec. La langue du prix. Dépôt devenait richesse disponible. Dîme devenait revenu. Offrande devenait ressource. Charge devenait fonction. Et fonction devenait faveur du roi.

Lorsqu'il sortit enfin de la salle, Onias III avait compris. Ce n'était pas Jérusalem qu'il était venu défendre. C'était l'idée même qu'une chose puisse échapper au marché des hommes.

Dans l'antichambre, les conversations reprirent autour de lui. Personne ne faisait plus attention au grand prêtre. Un secrétaire passa rapidement devant lui. « Combien ? » demanda un homme. « Je ne sais pas encore. — Et l'autre ? » Le secrétaire ralentit. « Il peut réunir davantage. » Onias III s'arrêta. Les deux hommes ne l'avaient pas vu. « Davantage que le grand prêtre ? — Le grand prêtre ne comprend même pas que la charge a un prix. » Ils rirent. Onias III ne bougea pas.

Puis il regarda les grandes portes derrière lesquelles le roi continuait à recevoir les hommes qui attendaient leur tour. Ben Sira, jadis, lui avait parlé des Pères. De ceux qui avaient bâti. De ceux qui avaient gardé. De ceux qui avaient transmis. Il lui avait rappelé que l'on ne reçoit rien pour soi seul. Onias III comprenait maintenant l'autre moitié de cet héritage. Il ne suffisait pas de savoir ce que les Pères avaient transmis. Il fallait vivre assez longtemps pour découvrir combien les hommes offriraient pour vous le faire vendre.

Il reprit sa marche. Derrière lui, la cour riait encore. Et pour la première fois, Onias III comprit que sa charge pouvait lui être arrachée sans qu'aucun soldat entre dans le Temple. Il suffisait qu'un autre homme accepte d'en payer le prix.

Chapitre VII — Le songe d'Antioche

(Antioche, -175)

L'audience n'a rien donné — rien, du moins, de ce qu'Onias III était venu chercher. Le roi nouveau, façonné par ses années d'otage à Rome, l'avait laissé plaider, puis raillé, puis renvoyé sa cause « à un examen ultérieur » avec une formule de chancellerie, tandis que sa cour riait encore. Onias III tient toujours, roulée dans sa manche, la lettre qu'il a mis des semaines à peser mot après mot, et dont le sceau, jamais rompu, lui pèse maintenant comme une preuve de son inutilité. Il ne repartira que demain. Ce soir, il n'a rien à faire d'autre qu'attendre la nuit dans une ville qui n'est pas la sienne.

Il sort marcher, faute de pouvoir dormir. Antioche, à la tombée du jour, ne s'apaise pas comme Jérusalem : elle s'allume. Les tavernes déversent leur lumière et leur bruit sur les dalles polies de la grande rue à colonnades ; des soldats macédoniens rient trop fort, la coupe à la main ; des changeurs comptent encore, derrière leurs tables, à la lueur des lampes ; et par-dessus tout cela flotte l'odeur mêlée des sanctuaires païens, des bains publics et de l'huile chaude des gargotes. Onias III regarde cette ville et ne comprend pas comment un peuple peut vivre ainsi, sans un jour où tout s'arrête, sans un silence, sans une crainte.

Il passe devant un porche où l'on vend, il passe devant un autre où l'on parie, il croise une procession en l'honneur d'un dieu dont il ignore jusqu'au nom. Et partout, sous la fête, il sent la même chose : la dureté. Ici, tout se compte, tout s'achète, tout se vend — les charges, les faveurs, les vies. Il a vu, ce jour même, un roi monté sur un trône que la mort d'un frère et l'ambition d'un régicide venaient de lui livrer ; il a appris que l'homme dont il avait imploré la guérison, à genoux devant son propre autel, était devenu l'empoisonneur de son maître. Cette ville est bâtie sur cela : sur l'idée qu'un homme ne vaut que ce qu'il pèse, et qu'il n'y a, au-dessus des transactions des hommes, aucune main qui se souvienne.

Et c'est là, au milieu de cette âpreté qui l'oppresse, que la nostalgie le prend — brutale, presque physique, comme un mal du pays qu'on croyait avoir dépassé. Il pense à Jérusalem. Non à ses querelles, non à ses trésoriers retors, non même au danger

qui l'y attend — mais à sa douceur. À la lenteur du soir sur les collines de Judée, à l'odeur sèche des oliviers, au silence qui tombe sur la ville quand monte l'encens. Il pense aux siens, aux pères, à tout ce que cette ville de marchands ignore et qu'il n'avait jamais su nommer avant de le voir absent : une manière d'habiter le temps qui ne soit pas de le vendre.

Il pense à son propre père, Simon, dont il revoit soudain la haute silhouette montant les degrés du sanctuaire. Il pense aux étoiles que celui-ci lui apprenait à nommer, certains soirs, sur le toit de leur maison. Et il pense, sans savoir pourquoi ce nom-là remonte ce soir précisément, à un vieux scribe mort depuis longtemps déjà — Yeshoua, fils de Sira —, à un certain matin sur le mont des Oliviers, il y a de cela bien des années, quand il n'était encore qu'un jeune grand prêtre qu'on venait de blesser. Il regagne sa chambre le cœur lourd de tout ce qui lui manque, se couche sans manger, et sombre presque aussitôt dans un sommeil épais comme la fatigue.

Le songe

Il ne sait pas, d'abord, qu'il rêve. Il est sur un toit — le toit de son enfance, à Jérusalem — et l'air y est doux, chargé de l'odeur des oliviers. Quelqu'un, près de lui, lui montre les étoiles et les nomme une à une, d'une voix qu'il reconnaîtrait entre toutes : celle de son père. Il voudrait se retourner, voir ce visage qu'il n'a plus vu depuis tant d'années ; mais dans les songes on ne se retourne jamais tout à fait, et la voix, sans qu'il ait bougé, devient une autre voix, plus vieille, plus grave, et le toit devient un flanc de colline au petit matin, et il comprend, sans surprise,

qu'il est de nouveau sur le mont des Oliviers, et que l'homme qui se tient là n'est pas son père, mais le vieux Ben Sira, mort pourtant depuis longtemps.

— Tu te souviens, dit le scribe, du matin où je vous ai fait monter ici ?

Onias III veut répondre qu'il s'en souvient, qu'il n'a rien oublié — mais dans le songe les mots ne viennent pas comme il le faudrait, et c'est à peine s'il s'entend murmurer :

— Tu nous avais raconté les pères.

— Non, dit Ben Sira, avec la douceur de qui reprend un enfant sur un point qui compte. Je ne vous avais pas raconté les pères. Je vous avais rappelé que nous étions encore là. Ce n'est pas la même chose. Les morts, on les raconte ; les vivants, on se souvient qu'on l'est encore, et de qui l'on tient de l'être.

Et voici que le mont des Oliviers, sans cesser d'être lui-même, laisse voir en contrebas non plus Jérusalem, mais Antioche — ses palais, ses colonnades, ses lumières qui n'éteignent jamais. Ben Sira les regarde longuement, comme il avait, jadis, regardé le Temple.

— Regarde-la, dit-il. Regarde comme elle est sûre d'elle. Elle se croit éternelle, cette ville, comme toutes les grandes villes se sont crues éternelles avant elle. Dis-moi, Onias III : tes pères aussi ont vu une ville qui se croyait pour toujours. Ils ont vu Jérusalem brûler. Ils ont vu le sanctuaire de Salomon jeté à terre, pierre après pierre. Ils ont été traînés à Babylone, enchaînés, et là-bas ils se sont assis et ils ont pleuré, croyant que le nom d'Israël s'éteindrait au bord de ces fleuves étrangers.

Il se tourne vers Onias III, et sa voix, dans le songe, se fait presque légère, comme s'il posait une devinette dont il connaît la réponse depuis toujours.

— Où est Babylone, aujourd'hui, Onias III ?

Onias III ne répond pas. Il n'a pas besoin de répondre. Il sait, comme le sait quiconque a un jour écouté Ben Sira, que Babylone n'est plus qu'un nom, une ruine au bord d'un fleuve, tandis que sur sa colline, là-bas, la maison rebâtie tient encore.

— Les empires meurent aussi, dit le vieux scribe, en désignant les palais séleucides. Celui-ci mourra comme les autres. Rome, que tu ne connais pas encore, mourra un jour de la même mort. Ils passent tous, Onias III, les rois qui achètent et qui vendent, les villes qui comptent et qui pèsent. Ce qui ne passe pas, c'est la seule chose qu'ils ne savent pas fabriquer, et qu'ils croient sans valeur parce qu'elle ne se pèse pas : la mémoire de ce qui a été gardé, et transmis.

Onias III, dans le songe, trouve enfin la force de dire ce qui l'accable — et il le dit comme on ne le dit qu'en rêve, sans détour et sans pudeur.

— Mais je n'y peux rien. Ils sont trop forts. Le roi vend ma charge à qui la paie ; mon propre frère la lui achètera peut-être demain. Je suis allé demander justice et je reviens les mains vides. Je ne peux rien contre eux. Rien.

Ben Sira le regarde, et il n'y a, dans ce regard, ni reproche ni pitié — seulement cette patience de vieil homme qui a compris depuis longtemps ce que les jeunes mettent une vie à apprendre.

— On ne t'a jamais demandé de pouvoir quelque chose contre eux, dit-il. C'est là ton erreur, et elle est de jeunesse. Tu crois qu'on t'a chargé de vaincre. Personne ne t'a chargé de vaincre. On ne t'a pas demandé de terrasser les Séleucides, ni de sauver le Temple à toi seul, ni de gagner contre l'Empire une bataille qu'aucun homme de ton peuple n'a jamais gagnée. On t'a demandé une seule chose, et c'est la seule qui soit à ta portée : ne pas être celui par qui la chaîne se rompt. Tu n'es pas le premier maillon, Onias III. Tu ne seras pas le dernier. Tu n'as pas à porter toute la chaîne — tu n'as qu'à ne pas la lâcher. C'est peu, et c'est tout. Les héros veulent vaincre ; les justes, eux, se contentent de transmettre.

— Et si je perds tout ? demande Onias III. Ma charge, ma ville, jusqu'à ma vie ?

— On peut te prendre tout cela, dit Ben Sira. La charge, la ville, la vie — le glaive prend ce genre de choses, et il les prendra peut-être. Mais il y a une chose que le glaive ne sait pas prendre, parce qu'il ne sait même pas qu'elle existe : ce que tu auras transmis avant qu'il ne te trouve. Un homme tué n'est pas un homme effacé, tant qu'un autre porte ce qu'il lui a remis. C'est pour cela que les rois, qui savent tuer, ne gagnent jamais tout à fait. Ils atteignent l'homme — ils n'atteignent pas ce qui, de lui, est déjà passé dans un autre.

Il y a, dans le songe, un long silence — de ceux qui, en rêve, semblent durer des années. Puis Onias III se souvient de ce que le vieil homme lui avait dit, jadis, sur ce même mont : « Toi, tu garderas l'héritage ; moi, je rappellerai aux hommes pourquoi il

méritait d'être gardé. Ainsi nous serons deux. » Et il comprend, dans le songe, ce qu'il n'avait pas compris alors : que garder ne suffit pas, que ce qu'on garde seul meurt avec soi, et qu'il faut, pour que cela dure, quelqu'un qui l'écrive.

Alors, pour la première fois, ce n'est plus Ben Sira qui enseigne Onias III, mais Onias III qui parle à Ben Sira.

— Continue d'écrire, dit-il.

Le vieux scribe, dans le songe, sourit comme sourient les morts qu'on rêve : sans tristesse, de très loin.

— Pourquoi me dis-tu cela, à moi qui n'écris plus ?

Onias III regarde, en contrebas, les palais d'Antioche qui brûlent de toutes leurs lampes dans la nuit du songe. Et il répond enfin ce qu'il n'aurait pu dire éveillé, ce que toute sa vie l'avait retenu d'avouer :

— Parce que je comprends, maintenant, que je ne pourrai peut-être pas tout garder.

Le réveil

Il s'éveille dans le noir, à Antioche, le cœur battant. Un long moment, il ne sait plus où il est — il cherche le toit de son enfance, le mont, la voix du vieil homme — puis les bruits de la ville étrangère lui reviennent par la fenêtre, les rires attardés d'une taverne, le pas d'une patrouille sur les dalles, et il comprend qu'il a rêvé. Ben Sira est mort depuis des années. Son père est mort. Le mont des Oliviers est à des semaines de marche. Il est seul, dans une chambre prêtée, au cœur d'une ville qui ne sait pas son nom.

Et pourtant quelque chose a changé, qu'il ne saurait nommer. Il ne saurait dire si le vieil homme est seulement remonté du fond de sa mémoire, ou si quelque chose, cette nuit, est vraiment venu jusqu'à lui — et il renonce, au fond, à trancher, car les deux, peut-être, reviennent au même. Le songe ne lui a rendu ni sa charge, ni sa ville, ni l'espoir de vaincre. Il lui a rendu autre chose, de plus petit et de plus solide : la juste mesure de ce qu'on attend de lui. Non pas triompher. Non pas sauver seul ce qui ne peut l'être. Seulement ne pas être celui par qui la chaîne se rompt — et faire en sorte, tant qu'il en est temps, que ce qu'il porte soit passé à un autre avant que le glaive ne le trouve.

Il ne se rendort pas. Il attend l'aube assis, adossé au mur froid, à regarder pâlir peu à peu la fenêtre. Quand le jour se lève enfin sur Antioche, il est déjà debout, prêt pour la route du retour. Il repartira vaincu — il le sait —, mais il ne repartira pas rompu ; et cette différence, que nul à la cour ne saurait voir, est précisément celle qui le tiendra debout dans les années noires qui viennent, jusqu'au bois de Daphné, jusqu'au dernier jour. Un homme à qui l'on a rappelé, fût-ce en songe, qu'il n'est qu'un maillon, ne se croit plus obligé de porter seul toute la chaîne — et c'est cela, précisément, qui l'empêche de plier.

Note d'intégration

Cette scène est une reconstruction romanesque. Elle prend place au soir de l'audience d'Onias III auprès d'Antiochos IV, à Antioche, vers -175 — l'audience, l'accession d'Antiochos après l'assassinat de Séleucos IV par Héliodore et la vénalité de la cour séleucide formant le cadre historique attesté (voir les notes du chapitre de l'audience). Le songe lui-même, la

remémoration des pères et le dialogue avec Ben Sira sont une invention littéraire propre à ce récit.

Le recours au songe résout une contrainte chronologique : Yeshoua ben Sira, présenté au chapitre de Jérusalem comme un homme déjà âgé vers -192, est mort de longue date à la date de cette scène ; il ne pouvait donc reparaître en personne à Antioche dix-sept ans plus tard. La visite en songe d'un maître défunt, remontant à la conscience du dormant aux heures de détresse, appartient au registre littéraire assumé de l'ouvrage et ne prétend à aucune valeur historique. Elle prolonge, sous une forme intérieure, la scène du mont des Oliviers — la mémoire des pères, chaîne visible que Ben Sira incarne — sans se confondre avec la transmission privée du « mécanisme » calendaire, qu'Onias III tient de son propre père et réserve à son fils : les deux legs demeurent distincts.

Le motif « les empires meurent aussi », adossé au souvenir de la chute de Babylone (-587) et du retour, reprend la récapitulation historique de la scène de Jérusalem ; la mention anticipée de Rome relève de l'ironie tragique propre à l'auteur et non d'une prescience prêtée au personnage. L'issue du parcours d'Onias III — sa déchéance, son exil à Daphné et sa mort — est attestée par 2 Maccabées 4 ; la fermeté intérieure que ce songe lui prête pour y faire face est une interprétation romanesque.

Chapitre VIII — Le retour d'Antioche

(Antioche, -175)

Le chemin du retour ne ressemble en rien à celui de l'aller. Onias III avait quitté Jérusalem porté par une conviction presque physique, celle d'un homme qui marche vers une réparation qu'il croit méritée ; il la reprend en sens inverse vidé de cette certitude, avec pour tout bagage les mêmes registres qu'il n'a pas eu l'occasion de présenter et une lettre dont le sceau, jamais rompu, lui pèse désormais comme une preuve de son inutilité. La route lui semble plus longue qu'à l'aller, alors qu'elle est la même : les mêmes collines de Cœlé-Syrie, les mêmes relais où l'on change de mules, mais la lumière d'automne, cette fois, tombe plus bas sur les oliviers, et l'air du

soir sent déjà la fumée des premières pressées d'huile — une odeur qui, les années suivantes, ramènera toujours à Onias III le souvenir précis de ce retour manqué.

Il n'a pas encore franchi les portes de Jérusalem qu'il sent, avant même de savoir la nommer, une différence dans l'air de la ville. Rien de spectaculaire : quelques jeunes gens qu'il croise sur la route haute, portant sous le bras des palets et des huiles de lutte plutôt que des rouleaux d'étude, un marchand qui lui glisse, avec une familiarité qu'on ne prend d'ordinaire qu'entre gens du même bord, que « les temps changent, grand prêtre, et il faudra bien que le Temple change avec eux ». Onias III ne répond rien, mais garde la phrase, comme on garde une écharde qu'on n'a pas encore réussi à extraire.

Ce que Jason a déjà commencé

Il retrouve son frère non pas inquiet de son échec, mais étrangement animé — plus loquace qu'à l'accoutumée, le teint vif de qui revient d'une nuit de banquet plutôt que d'un deuil de famille. Jason ne lui demande presque rien de l'audience manquée ; il l'interroge en revanche, avec une attention qu'Onias III ne lui a jamais vue, sur l'humeur de la cour d'Antioche, sur les hommes qui entourent désormais le nouveau roi, sur ceux, parmi les Grecs de la capitale, qui se plaignent tout haut qu'un royaume aussi riche que la Judée reste encore gouverné selon des lois d'un autre âge.

« Tu devrais voir Antioche autrement que par les portes d'un palais qui t'a fermé les siennes, dit Jason, un soir, avec un sourire qu'Onias III met des années à comprendre tout à fait. Ce

n'est pas seulement une ville : c'est une preuve. Elle prouve qu'un peuple peut parler grec, sacrifier à ses propres dieux et rester malgré tout maître de ses affaires, pourvu qu'il cesse de se croire différent de tous les autres. »

Onias III sent, sans pouvoir encore le nommer, que cette phrase n'est pas une simple réflexion de banquet. Il la range, comme la phrase du marchand sur la route, dans cette part de lui qui commence, malgré sa fatigue, à soupçonner que le danger qui vient de Jérusalem pourrait un jour peser plus lourd que celui qui vient d'Antioche.

La fissure avant la chute

Ce soir-là, pourtant, avant de retrouver le sol connu du sanctuaire, il y eut un moment que nul ne vit et qu'Onias III ne raconta jamais. Rentré dans sa chambre, seul, il défit lentement le sceau de la lettre qu'il avait portée jusqu'à Antioche et rapportée intacte — cette lettre pesée pendant des semaines, mot après mot, et qu'aucun roi n'avait daigné lire. Il la relut. Puis quelque chose céda en lui, non dans l'âme mais dans le corps : ses mains se mirent à trembler, sa gorge se serra d'une colère qui n'avait rien de noble, une rage sourde, physique, de bête acculée, et il froissa le rouleau entre ses poings jusqu'à s'en faire mal aux doigts, la mâchoire crispée, le souffle court, sans une prière, sans une pensée haute — seulement l'envie brute de frapper quelque chose, un mur, un homme, ce roi lointain qui riait encore quelque part dans sa ville de marchands. Cela ne dura qu'un instant. Il défroissa le rouleau, en lissa le parchemin du plat de la main comme on répare une faute, et s'en voulut

aussitôt de cette faiblesse plus qu'il n'aurait dû. Mais elle avait eu lieu. Pour la première fois, la droiture n'avait pas suffi à tenir le corps.

Il retourne au Temple dès le lendemain, reprend ses gestes quotidiens avec le soulagement d'un homme qui retrouve un sol connu — et remarque, cette fois avec l'attention qu'on porte aux détails qu'on a cessé de vouloir ignorer, que deux jeunes prêtres, inscrits depuis peu au registre du service, ont demandé et obtenu de quitter tôt leurs tours de garde, sans qu'aucun motif de pureté rituelle ne le justifie. Le prêtre chargé des registres, interrogé, hausse les épaules avec une gêne qu'Onias III ne lui connaissait pas : « On dit qu'un gymnase pourrait bientôt s'ouvrir en ville, grand prêtre. Les jeunes gens veulent s'y préparer. »

Onias III ne dit rien ce jour-là non plus. Mais pour la première fois depuis son retour, il se surprend à douter non de la justice de sa cause — il n'en a jamais douté —, mais de la solidité du sol sur lequel il croyait la tenir. Il ignore encore que Jason, dans les semaines qui suivent, prendra la route qu'il vient lui-même de refaire en sens inverse, pour offrir à Antiochos ce qu'Onias III, par fidélité à un serment que son propre père lui avait transmis, n'aurait jamais songé à mettre en vente.

Chapitre IX — La trahison de Jason

Jason n'a jamais aimé porter le nom que son père lui avait donné à sa naissance — Josué, qu'il a lui-même laissé tomber en faveur d'un nom grec, plus commode à la cour, plus agréable dans la bouche des gymnasiarques qu'il fréquente depuis des années. Frère cadet d’Onias III, il a toujours vécu à l'ombre d'une charge qu'il savait ne jamais devoir porter, et cette ombre, depuis l'enfance, s'est muée en une patience amère qui n'attendait qu'une occasion.

Antiochos IV, à peine assis sur un trône que la mort d'un frère et l'ambition d'un régicide venaient de lui livrer, a besoin d'argent plus encore que de loyauté. Le trésor royal, déjà mis à mal par l'indemnité de Rome, ne s'est pas reconstitué en une saison, et le nouveau roi regarde ses provinces comme un

homme regarde ses biens après un incendie : à la recherche de ce qui peut encore être vendu.

Jason comprend, mieux que quiconque à Jérusalem, ce que cette situation autorise. Il se rend à Antioche, non comme un solliciteur venu plaider une cause, mais comme un marchand venu conclure une affaire, et propose au roi un prix que nul grand prêtre avant lui n'avait songé à offrir : une somme considérable pour la charge elle-même, arrachée à son propre frère sans qu'aucune faute n'ait jamais été prouvée contre Onias III, et davantage encore pour l'autorisation d'ouvrir à Jérusalem un gymnase à la mode grecque, d'inscrire les fils des meilleures familles au registre des citoyens d'Antioche, et de faire de la ville sainte une cité hellénistique comme les autres.

Antiochos, qui n'a aucune raison de préférer un grand prêtre inconnu à l'argent comptant que lui offre son frère, accepte sans hésiter. La charge que Tsadok a fondée, que des générations d'hommes intègres ont portée sans jamais la marchander, change de mains en une seule audience, pour un prix fixé comme celui d'un champ ou d'un troupeau.

La nouvelle atteint Onias III avant même qu'un messager n'ait eu besoin de la lui porter : c'est Jason lui-même qui la lui annonce, dans la maison de leur père, avec la componction froide de qui s'attend à des reproches et s'est déjà préparé à ne pas y céder. « Tu n'as rien à me reprocher, dit-il. Tu vas à Antioche demander justice et tu en reviens les mains vides. Moi, j'y suis allé demander une charge, et j'en reviens grand prêtre. Il

n'y a pas deux façons de traiter avec ce roi-là : la tienne a échoué. »

Onias III ne répond rien sur le moment. Il pense aux trois mots qu'il a confiés à son fils, quelques années plus tôt, sous les étoiles — le temps, la parole, le sacré — et comprend que son propre frère vient d'en vendre les trois à la fois : le temps de la charge, livré au bon plaisir d'un roi étranger ; la parole de leur père, qui avait juré de transmettre l'onction et non de la brader ; et le sacré lui-même, désormais mesuré en talents d'argent comme n'importe quelle autre marchandise du port.

Il quitte Jérusalem sans violence, sans révolte, parce qu'il n'a plus les moyens ni l'un ni l'autre. Jason ne le chasse pas de la ville : il n'en a pas besoin. Un homme dépouillé de sa charge, dans une ville qui vient d'apprendre à préférer le gymnase au sanctuaire, n'a plus qu'à se retirer de lui-même — et c'est ce qu'Onias III fait, gagnant les environs d'Antioche, où un bois sacré consacré à Apollon et Artémis, à Daphné, offre depuis des générations un droit d'asile que même les rois séleucides se refusent à violer.

Il y entre comme on entre dans une tombe qu'on espère provisoire.

Chapitre X — L'asile de Daphné

(Daphné, près d'Antioche, -175 / -172)

Le bois de Daphné s'étend à quelques milles d'Antioche, le long de sources qui ne tarissent jamais, sous des lauriers si anciens que la légende locale y voit la nymphe elle-même changée en arbre pour fuir un dieu trop pressant. Les rois séleucides y ont bâti des temples à Apollon et à Artémis, et fait de tout le bosquet un lieu d'asile où nul homme, fût-il poursuivi par la colère royale, ne peut être saisi de force. C'est là qu'Onias III s'installe, ni prisonnier ni tout à fait libre, dans une maison prêtée par des Juifs d'Antioche qui n'ont jamais oublié qui est, malgré tout, le dernier grand prêtre légitime.

Les premiers mois, Onias III croit encore que l'exil se supporte par la seule discipline de l'âme. Il découvre vite qu'il se loge d'abord dans le corps. L'odeur des lauriers, entêtante à l'aube, finit par lui donner la migraine ; le bruit continu des sources, qu'il trouvait apaisant les premières semaines, devient une plainte qu'aucune prière ne recouvre plus. Il maigrit sans s'en apercevoir — les serviteurs qui lui portent son pain le remarquent avant lui. Il dort mal, se réveille avant l'aube pour guetter des messagers qui, la plupart des nuits, ne viennent pas, et cette fatigue-là, sourde et continue, ronge en lui quelque chose que plus de vingt ans de charge n'avaient jamais entamé : sa capacité à se méfier. Un homme reposé aurait peut-être flairé le piège que lui tendrait Andronicos. Un homme aussi seul et aussi épuisé n'a plus la force de soupçonner une main tendue, même la dernière.

Les nouvelles de Jérusalem lui parviennent par bribes, portées par des marchands et des pèlerins qui font le détour par Daphné pour lui rendre l'hommage qu'ils ne peuvent plus rendre publiquement. Jason, apprend-il, gouverne le Temple comme il gouvernait autrefois sa propre ambition : avec une hâte fébrile à plaire aux Grecs, un gymnase construit au pied même de la citadelle, des jeunes prêtres qui désertent l'autel pour les concours de lutte, et jusqu'à des délégations envoyées de Jérusalem pour assister, au nom de la ville sainte, aux jeux en l'honneur d'Héraclès à Tyr. Onias III écoute ces récits sans joie ni surprise : il a vu, dans le regard de son frère, le jour de

leur dernière rencontre, l'homme que ces récits décrivent aujourd'hui.

Mais la roue qui a porté Jason au pouvoir ne s'arrête pas à lui. En -172, trois ans à peine après avoir acheté la charge, Jason envoie à Antioche, pour porter le tribut annuel, un homme de confiance nommé Ménélas — frère de ce même Simon dont la dénonciation, des années plus tôt, avait failli coûter au Temple tout son trésor. Ménélas, arrivé devant le roi avec l'argent de son maître, comprend qu'il tient là une occasion plus grande que sa mission. Contrairement à Jason, qui a calculé son offre avec le sang-froid d'un homme sûr de son rang, Ménélas parle vite, presque trop, avec l'empressement de qui craint qu'on ne lui rappelle, avant qu'il n'ait fini sa phrase, tout ce qu'il n'est pas : ni prêtre, ni fils de prêtre, ni même d'ascendance qu'aucun registre du Temple ne prend la peine de consigner. Il propose à Antiochos une somme supérieure à celle de Jason pour la charge elle-même, avant même que le roi n'ait eu le temps de la lui demander, et l'obtient sur-le-champ — le premier grand prêtre de toute l'histoire d'Israël à n'être ni fils ni héritier d'aucun prêtre, et le seul, de tous ceux qui trahiront Onias III, à devoir sa surenchère non au calcul, mais à la peur de repartir les mains aussi vides que son nom.

On rapporta plus tard le mot qu'il aurait lancé au roi, et qui fit le tour des antichambres : « Jason t'offre le prix d'un homme prudent. Moi je t'offre celui d'un homme qui n'a rien à perdre — et c'est toujours le meilleur prix. » Qu'il l'eût dit ou non, la phrase lui ressemblait assez pour qu'on la crût, car elle disait

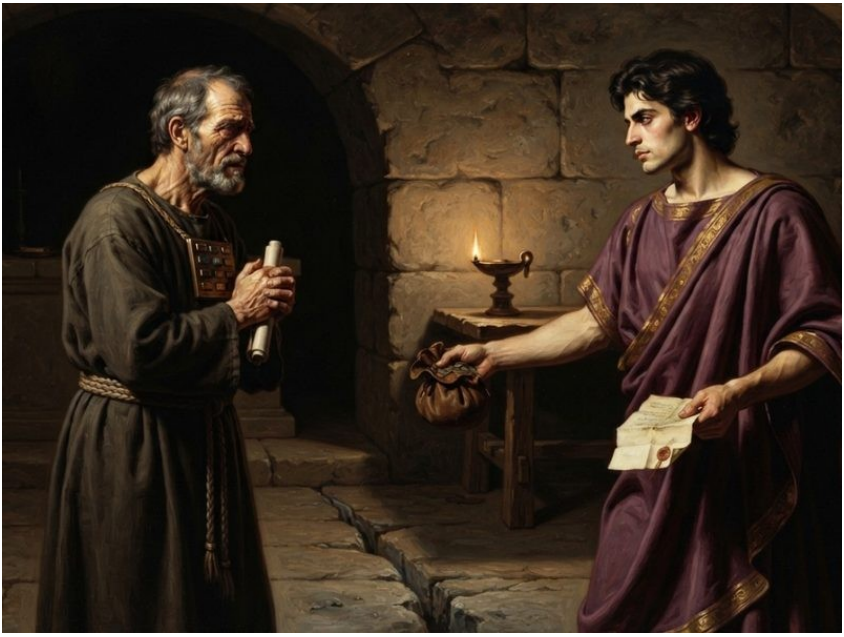
tout de lui : un homme sans terre, sans lignée et sans scrupule, qui avait compris avant les autres que, dans un royaume où tout se vendait, celui qui part de rien peut miser plus gros que celui qui a un nom à ménager.

La nouvelle atteint Onias III à Daphné comme un second coup, presque plus amer que le premier. Il avait vu son propre frère trahir la charge pour l'hellénisme ; il voit maintenant un étranger à la lignée la lui arracher pour rien de plus que l'argent lui-même, sans même l'excuse d'une conviction, fût-elle mauvaise. Jason, chassé à son tour, fuit chez les Ammonites, de l'autre côté du Jourdain, laissant Jérusalem à un homme que ni le sang ni la foi ne rattachent à l'autel qu'il prétend servir.

Onias III comprend, dans ces mois d'exil à Daphné, ce que peu d'hommes comprennent avant d'y être forcés : que la corruption, une fois entrée dans une maison, ne s'arrête jamais à son premier invité. Elle appelle toujours un second, plus vorace que le premier, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à vendre — sinon, un jour, la vie de celui qui refuse encore de se taire.

Chapitre XI — Le sang de Daphné

(Daphné, -171 / -170)



Ménélas, une fois assis sur la charge qu'il vient d'acheter, découvre ce que Jason avant lui avait déjà appris à ses dépens : promettre au roi une somme qu'on n'a pas est plus facile que la trouver. Le tribut qu'il a engagé dépasse ce que Jérusalem peut lever, même en pressant chaque famille jusqu'au dernier sicle. Il se tourne alors vers ce qui reste à sa portée et que nul avant lui n'avait osé toucher : les vases d'or du Temple lui-même, qu'il fait discrètement soustraire par son propre frère, Lysimaque, pour les vendre à Tyr et dans les cités voisines, comme on vend un mobilier dont on n'a plus l'usage.

La nouvelle parvient à Daphné avant même d'avoir fini de se répandre à Jérusalem. Onias III, qui a appris à se taire depuis des mois sur tout ce qui le concernait lui-même, ne peut se taire sur ceci. Pour la première fois depuis son exil, il laisse éclater quelque chose qui n'est plus de la tristesse : « J'ai supplié l'Éternel pour la vie d'Héliodore, dit-il à voix haute devant les quelques fidèles réunis autour de lui, et voilà comment mon propre peuple me le rend — en vendant l'or que j'ai sauvé à des marchands de Tyr. Peut-être n'aurais-je pas dû prier si fort. » Il regrette la phrase à peine prononcée, mais ne la retire pas. Ce n'est plus sa charge qu'on lui a volée, ni même son honneur : c'est l'or que des générations de fidèles ont donné à l'Éternel, à présent dispersé dans les comptoirs phéniciens comme le lingot d'un marchand en faillite. Il dénonce publiquement le sacrilège, devant qui veut l'entendre à Antioche — Juifs de la diaspora, marchands, jusqu'à certains Grecs que la nouvelle scandalise autant que les siens.

Ménélas comprend qu'un tel homme, vivant et parlant encore, finira par ruiner ce que l'argent seul ne suffit plus à protéger. Il ne peut rien contre Onias III tant que celui-ci demeure dans l'enceinte sacrée de Daphné, où nulle main royale n'ose le saisir. Alors il choisit une autre voie, plus lente et plus sûre : il gagne la confiance d'un haut dignitaire du royaume, un certain Andronicos, laissé par Antiochos pour administrer les affaires courantes durant une absence du roi en Cilicie, et le persuade, à force de présents et de belles paroles, qu'Onias III ne demande qu'à être réconcilié, qu'il suffirait

d'une visite amicale, d'une main tendue hors du bois sacré, pour que tout s'apaise enfin entre les deux maisons.

Onias III, qui n'a jamais appris à soupçonner la parole donnée — lui qui l'a placée, toute sa vie, au rang des trois choses qu'un homme ne vend jamais —, accepte de sortir du bois pour rencontrer Andronicos, convaincu jusqu'au dernier instant qu'un dignitaire du roi ne se parjurerait pas sur un lieu consacré aux dieux eux-mêmes. Andronicos le tue de sa main, à quelques pas seulement de l'asile qui, un instant plus tôt encore, l'aurait protégé.

La nouvelle, à Antioche, ne produit pas l'effet que Ménélas avait espéré. Les Grecs de la ville, qui ne devaient rien à Onias III, sont les premiers scandalisés : on ne tue pas un homme qu'on vient d'attirer hors d'un lieu saint sous couvert d'amitié, fût-il juif, fût-il déchu de toute charge. La rumeur grandit jusqu'à devenir, à son retour de Cilicie, une affaire d'État qu'Antiochos ne peut plus ignorer sans perdre lui-même la face devant ses propres sujets grecs. Il fait dépouiller Andronicos de la pourpre, le fait promener à travers la ville sous les huées, et le fait exécuter au lieu même où le sang d'Onias III avait coulé — non par justice envers un mort qu'il n'a jamais protégé de son vivant, mais pour que sa propre couronne ne paraisse pas avoir couvert un tel crime.

Ainsi meurt le dernier grand prêtre légitime de la lignée de Tsadok, non par le fer d'un roi, mais par la trahison d'un homme de sa propre nation, achetée par un autre homme de sa

propre nation — trois trahisons superposées, Simon, Jason, Ménélas, dont chacune n'a fait que préparer la suivante.

À Jérusalem, un enfant apprend la nouvelle de la bouche d'un serviteur fidèle, avant même que les prêtres du Temple n'osent la proclamer tout haut. Il se souvient d'un soir, sur un toit, sous des étoiles que son père lui apprenait à nommer, et de trois mots qu'il n'avait pas su, alors, qu'il devrait un jour porter seul : le temps, la parole, le sacré. Il ne sait pas encore qu'il devra bientôt fuir cette même ville pour ne pas connaître, à son tour, le sort d'Andronicos ou d'Héliodore — bourreau ou victime, selon l'heure. Il ne sait pas encore que d'autres hommes, dans le désert, ont déjà commencé à raconter cette mort dans un langage qu'il n'entendra que bien plus tard. Il sait seulement, cette nuit-là, qu'il est désormais seul à porter un nom que son père vient de payer de son sang.

Chapitre XII — Le corridor

(Judée, vers -168)

Onias IV avait cessé de dormir près des fenêtres. Au début, il s'était moqué de cette prudence, comme on se moque d'une peur qu'on croit indigne de soi ; puis un homme avait été retrouvé mort dans une ruelle, deux jours seulement après avoir demandé à voix haute à qui reviendrait désormais la maison d’Onias III, et un autre avait disparu sur la route de Jéricho sans que nul ne sût jamais s'il avait fui, s'il avait été acheté, ou s'il avait simplement eu peur avant les autres. À Jérusalem, désormais, la peur n'avait plus besoin de soldats pour régner : elle circulait de maison en maison, de seuil en seuil, plus efficace qu'aucune garnison. Onias IV était encore

jeune, mais il avait déjà appris à reconnaître, à ce silence particulier qui tombait sur les rues, le bruit d'un monde qui se ferme.

Il se savait pris dans un étau dont il distinguait chaque mâchoire. D'un côté, Antioche. Les Séleucides avaient déposé son père, vendu la grande prêtrise, puis laissé assassiner l'homme qui l'avait portée sans consentir à la vendre. Jason avait montré qu'une charge sacrée pouvait s'acheter comme un domaine ; Ménélas, qu'elle pouvait se revendre plus cher encore à qui surenchérissait. De ce côté-là, Onias IV ne pouvait rien attendre que le sort d'un otage : on le garderait vivant tant qu'il serait utile, on le supprimerait le jour où il cesserait de l'être.

De l'autre côté, Jérusalem même — et c'était peut-être le côté le plus douloureux, car c'était le sien. Les familles se divisaient jusque dans le sang partagé. Les uns parlaient grec avec fierté, rêvaient de gymnases, de privilèges et de places à la cour ; les autres parlaient déjà, à voix basse, de purification, de fidélité retrouvée et de vengeance. Entre ces deux Jérusalem qui ne s'entendaient plus, il n'y avait plus de place pour un homme qui aurait seulement voulu servir sans choisir un camp.

Et plus loin, dans les villages et les collines de Judée, un autre nom commençait à courir, porté d'abord à mi-voix, puis avec une hardiesse croissante. Mattathias. Un prêtre de Modîn. Et ses fils. Onias IV ne les connaissait pas — et c'était précisément ce qui l'inquiétait. Ils disaient combattre pour la Loi ; ils refusaient que le sanctuaire et les coutumes d'Israël

fussent soumis au bon vouloir d'un roi étranger. Onias IV comprenait leur colère ; il aurait même voulu pouvoir la partager sans réserve, s'y jeter tout entier comme on rentre chez soi.

Mais il avait vu trop de choses pour se donner si facilement. Il avait vu des hommes invoquer le Temple pour se faire octroyer une charge. Il avait vu des hommes invoquer le roi pour dépouiller le Temple. Il voyait maintenant d'autres hommes invoquer la Loi en prenant le glaive. Tous, sans exception, affirmaient sauver quelque chose ; tous demandaient qu'on les suivît. Et Onias IV, au centre de ce corridor où chaque porte se refermait l'une après l'autre, ne savait plus qui pouvait encore réclamer la fidélité d'un homme sans vouloir, tôt ou tard, devenir le maître de ce qu'il prétendait défendre.

La lettre à Hanno

Un seul nom restait hors des camps : Hanno Enoch. Simon II l’avait reçu autrefois comme un ami ; Onias III, devenu grand prêtre, avait conservé avec lui une correspondance rare mais fidèle. Hanno n’était ni un homme d’Antioche, ni un prétendant de Jérusalem, ni l’un des fils de Mattathias. C’était précisément pour cela qu’Onias IV pensa à lui.

Il écrivit à Hanno Enoch au troisième soir — à Hanno qui vivait encore, là-bas, dans sa ville morte de Memphis, et qu’Onias III avait appelé son ami. Il recommença trois fois. La première lettre était trop prudente, pesée comme une requête d'ambassade ; la seconde, trop longue, noyait sous les

explications ce qu'elle voulait dire. La troisième, enfin, disait vrai. Il la commença ainsi :

« Hanno,

Mon père vous appelait son ami. C'est à cet ami que j'écris aujourd'hui, non à l'homme des ports, ni au marchand, ni à celui qui connaît les palais. Je suis dans un corridor. Devant moi, Antioche. Derrière moi, Jérusalem. Et les deux portes se ferment. »

Onias IV posa le calame, relut, puis reprit :

« Les hommes d'Antioche ont vendu la charge de mon père comme on vend un domaine dont le propriétaire vient de mourir. Ils disent que tout appartient au roi, parce que le roi peut en fixer le prix. Je connais désormais leur langue. Je ne veux plus jamais dépendre d'eux. »

Il hésita longtemps sur ce qui devait suivre, car c'était le plus difficile à avouer. Puis il l'écrivit quand même :

« Mais ceux qui se lèvent contre eux m'effraient aussi. On parle de Mattathias et de ses fils ; on dit qu'ils refusent l'ordre du roi, que des hommes commencent à les rejoindre. Je comprends pourquoi. Peut-être même ont-ils raison de prendre les armes. Mais s'ils gagnent, qui décidera ensuite de ce qui appartient à Jérusalem ? Qui décidera du Temple ? Qui décidera du grand prêtre ? Et que feront-ils du fils d'Onias III ? »

Cette dernière phrase resta longtemps devant lui, luisant à la lampe. Il faillit la rayer. Il ne le fit pas. Il continua, la main plus ferme :

« Je ne suis pas leur ennemi. Mais je ne veux être le drapeau de personne. Je ne veux pas que les Séleucides me gardent pour menacer les révoltés ; je ne veux pas davantage que les

révoltés me prennent pour légitimer leur guerre. Je veux seulement rester vivant assez longtemps pour comprendre ce que mon père m'a laissé. »

Il s'arrêta de nouveau, puis ajouta une ligne, une seule, celle qui contenait tout le reste :

« Il n'existe plus, ici, de place où je puisse être seulement son fils. »

La réponse du Phénicien

La réponse d'Hanno mit plusieurs semaines. Elle arriva par un marchand phénicien qui ne demanda pas le nom de celui à qui il remettait le rouleau — la vieille prudence des gens de mer, qui savent que ce qu'on ignore ne peut être arraché sous la torture. Le sceau était intact. Onias IV l'ouvrit seul, le soir. Hanno n'avait pas écrit beaucoup ; mais chaque ligne pesait le poids d'une vie passée près des rois.

« Onias IV,

Tu as enfin compris que tu ne cherches plus un parti. C'est une bonne chose. Les partis demandent toujours à un homme de leur appartenir avant de lui promettre de le protéger. Toi, tu cherches autre chose : une puissance assez éloignée de Jérusalem pour ne pas avoir besoin de ta charge, assez forte pour empêcher les autres de te la prendre, et assez intéressée par ton existence pour préférer te savoir vivant. Cela existe. Mais ne confonds jamais protection et amitié. Un roi ne protège jamais gratuitement ce qu'il peut, un jour, trouver utile. »

Onias IV releva les yeux. Il savait déjà de quel royaume Hanno parlait : l'Égypte. Il reprit sa lecture.

« Tu vas me répondre que les Ptolémées sont des rois comme les Séleucides. Tu auras raison. Tu vas me répondre qu'Alexandrie calcule autant qu'Antioche. Tu auras encore raison. Mais il existe une différence, et elle est tout entière dans un mot : Antioche possède Jérusalem, et veut décider de ce qu'elle vaut. Alexandrie ne possède plus Jérusalem — et c'est précisément pour cela que ton nom peut y valoir quelque chose sans que ton sanctuaire lui appartienne. »

Onias IV se leva, marcha jusqu'au mur, revint. La lettre continuait, et chaque phrase resserrait un peu plus le raisonnement autour de lui.

« Ne cherche plus un homme auquel faire confiance. Cherche un homme dont l'intérêt exige que tu restes vivant. Ton père aurait détesté cette phrase — je le sais. Mais ton père pouvait encore se tenir debout devant un roi et lui dire non. Toi, tu es le fils de l'homme qui a dit non. Ce n'est pas la même position, et tu ne peux pas te permettre les mêmes gestes. »

Onias IV ferma les yeux. Un instant, il revit son père — non pas mort, non pas le corps rapporté de Daphné, mais debout, droit, tel qu'il se tenait derrière le voile. Puis l'image de Daphné revint malgré lui, et le silence qui l'avait suivie. Il rouvrit les yeux et reprit sa lecture.

« Si tu restes en Judée, chacun finira par te demander ce que tu représentes. Les Séleucides te demanderont si tu es avec eux. Les fils de Mattathias te demanderont peut-être un jour la même chose. Les familles sacerdotales voudront savoir quelle charge tu réclames ; les marchands, qui paiera. Et chacun entendra dans ton nom la réponse qu'il souhaite y trouver. Pars avant qu'ils ne décident à ta place. »

Onias IV relut cette dernière phrase plusieurs fois, à voix basse. Pars avant qu'ils ne décident à ta place.

Je demande une sortie

Il répondit le soir même. Cette fois, une seule feuille lui suffit — car un homme qui a cessé d'hésiter n'a plus besoin de beaucoup de mots.

« Hanno,

Je ne fais plus confiance à ceux qui veulent la charge de mon père. Je ne fais plus confiance à ceux qui veulent la vendre. Je ne sais pas encore si je peux faire confiance à ceux qui veulent la reconquérir par le glaive. Je ne demande donc plus un allié. Je demande une sortie. Si l'Égypte peut être cette sortie, trouvez-moi une porte. »

Il attendit un instant, le calame en suspens, puis ajouta une dernière ligne, comme on pose une condition à laquelle on ne renoncera pas :

« Mais je ne veux pas remplacer un maître par un autre. »

La réponse d'Hanno fut portée au bas du même rouleau, lorsque le messager revint. Une seule phrase, de la main du vieil homme :

« Alors viens apprendre à parler aux rois sans leur appartenir. »

Le cercle dans le sable

La nouvelle qui acheva de le décider ne vint pas de Jérusalem, mais d'Égypte, et elle avait de quoi faire réfléchir un homme qui hésitait encore à confier son sort à un roi. Antiochos, apprit-on, avait envahi l'Égypte, vaincu les armées de Ptolémée, et marché sur Alexandrie en maître ; il ne lui manquait plus, pour ceindre deux couronnes, que d'entrer dans la ville. Il campait à Éleusis, aux portes mêmes d'Alexandrie, lorsque parurent les envoyés d'une puissance dont Jérusalem ne connaissait guère que le nom : Rome.

Ils n'étaient pas nombreux, et ils n'avaient pas d'armée derrière eux — seulement un décret du Sénat. Leur chef, un certain Popillius, s'avança vers le roi qui l'avait connu jadis à Rome, du temps où lui-même y vivait en otage, et Antiochos

tendit la main à celui qu'il croyait un vieil ami. Popillius ne la prit pas. Il tendit à la place la tablette où le Sénat ordonnait au roi de quitter l'Égypte sur-le-champ. Et comme Antiochos répondait qu'il consulterait ses conseillers, le Romain fit une chose que nul n'avait jamais osé faire à un roi de cette maison : du bout de son bâton, sans un mot de plus, il traça dans le sable un cercle autour des pieds d'Antiochos, et lui dit de répondre avant d'en sortir.

Le roi qui se croyait maître de deux royaumes resta là, immobile, enfermé dans un rond tracé par un bâton. Il n'y avait ni chaînes, ni glaive, ni armée — rien qu'une ligne dans la poussière, et le poids de la ville lointaine qui l'avait tracée. Antiochos comprit qu'il ne sortirait de ce cercle qu'en cédant, et il céda. Il évacua l'Égypte. Le maître d'Antioche venait de recevoir, devant ses propres soldats, la leçon qu'il infligeait aux autres : qu'il existe toujours, au-dessus de celui qui fixe les prix, quelqu'un qui peut fixer le sien.

Quand le récit en parvint à Onias IV, il en mesura aussitôt la portée, et elle le glaça plus qu'elle ne le réjouit. Car il connaissait les hommes, et il connaissait Antiochos. Un roi qu'on humilie ne pardonne pas ; il cherche aussitôt un lieu plus faible que lui pour y laver l'affront. Antiochos rentrerait de son Égypte perdue la rage au cœur, et sur sa route, offerte et sans défense, il trouverait Jérusalem — une ville divisée, riche d'un Temple, et qu'aucune Rome ne viendrait protéger d'un cercle tracé dans le sable. Onias IV sut, ce jour-là, que le pire n'était pas derrière mais devant, et que la ville qu'il s'apprêtait à quitter allait

payer, elle, pour une humiliation reçue à mille stades de ses murs.

Il ne se trompait pas. Ce qui suivit — l'entrée du roi dans le sanctuaire, l'autel souillé, l'interdiction du sabbat et de la circoncision, la statue dressée dans le lieu saint, et le soulèvement des fils de Mattathias en réponse — appartient à une autre histoire que la sienne, celle qui se joue au glaive dans les collines de Judée. Mais tout cela, Onias IV le pressentit dès l'instant où il apprit qu'un Romain avait enfermé un roi dans un cercle. Le corridor où il étouffait venait de se refermer tout à fait : derrière lui, une ville qui allait brûler ; devant lui, la seule porte qui demeurât entrouverte, au sud.

La route du sud

Onias IV resta longtemps immobile, le rouleau ouvert devant lui. Au-dehors, Jérusalem continuait de bruire dans la nuit. On y parlait d'Antioche ; on y parlait de Modîn ; on y parlait de résistance et déjà de guerre. Les descendants de ceux qui étaient revenus de Babylone avaient vécu sous les Perses, puis sous les rois grecs venus d'Occident, puis sous les Ptolémées, puis sous les Séleucides ; à chaque génération, un empire nouveau avait expliqué à Jérusalem comment il conviendrait de vivre sous le suivant. Et voici que quelque chose, cette fois, était en train de se rompre — non plus un maître qui cède la place à un autre, mais l'ordre même des maîtres qui vacillait.

Certains, il le savait, choisiraient les montagnes. Ils prendraient le glaive, et l'histoire, peut-être, retiendrait leurs noms. Onias IV, lui, choisit la route du sud. Non parce qu'il

croyait davantage aux rois d'Égypte qu'aux rois de Syrie — Hanno lui avait ôté cette illusion d'une phrase —, mais parce qu'il ne croyait plus assez aux hommes de Jérusalem pour remettre sa vie entre leurs mains.

Les fils de Mattathias chercheraient à libérer Jérusalem. Le fils d’Onias III, lui, cherchait d'abord à n'appartenir à personne. C'étaient deux fidélités différentes à une même ville — et l'Histoire, qui aime les glaives, retiendrait la leur plus volontiers que la sienne. Il roula la lettre d'Hanno, la serra contre lui, et commença de préparer son départ.

Chapitre XIII — Hanno Enoch, le Phénicien

(Memphis, Égypte, vers -167)

Le fils d’Onias III arriva en Égypte au terme d'un voyage dont il ne raconta jamais le détail à personne. Il avait quitté une Judée qui s'embrasait, traversé des provinces qui ne le connaissaient pas, et gagné enfin cette terre du sud où l'attendait le seul homme au monde qui l'eût appelé sans rien lui demander en retour. Au bout de la route, dans une ville que les Grecs d'Alexandrie ne regardaient plus, un vieil homme l'accueillit comme on accueille le fils d'un ami mort : sans un mot d'abord, puis en le tenant longtemps par les épaules, à la manière de ceux qui ont trop attendu pour parler tout de suite.

Hanno Enoch — car c'était lui — n'était pas un inconnu pour la maison. Bien avant la naissance d'Onias IV, Simon II l'avait reçu comme un ami, au temps où les routes du tribut reliaient encore sans peine Jérusalem, Sidon et l'Égypte. Après la mort de Simon II, Hanno avait gardé ce lien avec Onias III, qu'il avait connu jeune puis vu porter la grande prêtrise. Il retrouvait maintenant Onias IV, troisième génération d'une maison à laquelle sa propre vie était liée. Il l'avait fait venir par lettres, avait préparé pour lui la porte égyptienne et savait que le jeune homme ne cherchait plus un parti, mais un lieu où survivre sans appartenir.

Car Hanno Enoch et Onias IV s'étaient connus jeunes, du temps où la Judée et la Phénicie relevaient encore de la même couronne, et où un fils de grand prêtre de Jérusalem et un fils de grand prêtre de Sidon pouvaient se rencontrer sur les routes du tribut sans que rien, dans cette amitié, ne parût contre nature. L'un servait l'Éternel unique ; l'autre les dieux de sa ville. Mais tous deux tenaient d'une même conviction, plus ancienne que leurs cultes respectifs : qu'un sanctuaire n'est pas la pierre qui l'abrite, mais ce qui s'y tient debout malgré la pierre — et que les rois, tôt ou tard, viennent toujours réclamer la pierre.

La maison de Hanno descendait d'une lignée de prêtres et de marchands de Sidon, de ces familles phéniciennes qui, depuis des siècles, tenaient d'une même main l'encens des temples et les registres du négoce, sans jamais avoir cru que les deux fussent inconciliables. Cette lignée-là avait déjà connu la ruine bien avant lui. Cent soixante ans plus tôt, la furie d'Alexandre

s'était abattue sur Tyr, la vieille sœur de Sidon : la ville prise, ses murs jetés à la mer, ses frères massacrés ou vendus, la mémoire phénicienne dispersée d'un seul coup sur toutes les routes du monde grec. Ce qui restait des grandes maisons de la côte s'était réfugié où il pouvait — et les aïeux de Hanno avaient choisi l'Égypte, ce vieux pays qui, lui au moins, n'avait pas de roi grec pour leur reprocher d'être phéniciens.

Puis Alexandrie était sortie du sable. Avec son phare, sa double rade et ses quais neufs, la ville grecque avait aimanté vers elle tout ce qui, dans le Delta, savait compter, écrire ou naviguer : marchands, bateliers, scribes de commerce, changeurs installés derrière leurs trapèzes. Memphis, la vieille capitale, s'était vidée en une génération. Ceux qui pouvaient partir étaient partis pour Alexandrie la Grecque. Ceux qui restaient étaient ceux qu'Alexandrie ne voulait pas : les indigents des faubourgs, et la communauté phénicienne en diaspora, tenue à l'écart des affaires de la ville grecque par des Grecs qui n'avaient pas oublié à qui, jadis, la mer avait appartenu avant eux.

Memphis n'était plus alors que le souvenir d'une gloire égyptienne éteinte, une ville où l'on vivait de peu à l'ombre de temples trop grands pour le peu d'hommes qui les fréquentaient encore. C'est là, dans cette ville en creux, que la maison de Hanno Enoch avait fini par tenir son rang autrement : non plus par le faste, mais par ce que les grandes maisons déchues conservent le plus longtemps — le crédit et la parole

donnée. On savait, du Delta jusqu'à la cour, que la parole d'un Enoch valait un sceau.

Et c'est précisément ce crédit-là qui plaçait Hanno, malgré son exil et sa ville morte, dans les faveurs de la cour lagide. Ptolémée VI Philométor, roi encore jeune d'un royaume que les Séleucides menaçaient à ses frontières, avait besoin d'hommes qui connaissaient à la fois les routes de la côte, les usages des sanctuaires et le maniement discret des grandes sommes. Un vieux prêtre-marchand phénicien, sans ambition de trône et sans autre patrie qu'une mémoire, était pour un tel roi l'interlocuteur le plus sûr qui fût : celui qui n'avait plus rien à conquérir et donc rien à trahir.

La cité du Lion

Le lieu que Ptolémée offrit au fils d’Onias III ne fut pas choisi au hasard, et Hanno Enoch, qui en connaissait le nom avant même d'y avoir posé le pied, y vit aussitôt davantage qu'une commodité de roi. On l'appelait Léontopolis, la cité du Lion, du vieux sanctuaire à demi ruiné qu'un culte égyptien y avait dédié, des siècles auparavant, à la puissance léonine ; et lorsque Hanno prononça ce nom devant Onias IV, ce ne fut pas en géographe indiquant une terre, mais en homme qui lit dans un mot le signe d'une chose plus ancienne que le mot lui-même.

« Ils t'envoient au Lion, dit-il au jeune homme, et ils croient ne t'envoyer qu'à une bourgade du Delta. Mais souviens-toi de ce que nos pères lisaient dans le ciel avant que les Grecs n'apprissent à compter : le Lion n'est pas seulement une bête, c'est un âge, et c'est un commencement. La grande figure

couchée que gardent les sables de l'autre rive, celle au corps de fauve et à la face d'homme, n'a pas été taillée pour le roi qui prétend l'avoir dressée : elle regarde vers l'orient où se lève son étoile, celle que les anciens nommaient le cœur du Lion, et elle marque le seuil d'un cycle que nul règne humain n'a vu commencer ni ne verra finir. »

Onias IV, formé aux comput de la maison de Tsadok et non à ceux des ports phéniciens, écoutait ces choses comme on écoute une langue voisine de la sienne, dont on saisit le sens sans en tenir encore toutes les inflexions. Il comprenait pourtant l'essentiel de ce que le vieil homme voulait lui transmettre : qu'en le plaçant sous le signe du Lion, Ptolémée faisait, sans peut-être en mesurer toute la portée, un geste dont Hanno, lui, mesurait chaque implication.

Il n'en dit guère plus — c'était sa manière, de poser un mot lourd puis de laisser l'autre en mesurer seul le poids. Mais Onias IV comprit ce que le vieil homme taisait autant que ce qu'il disait : qu'un roi grec installant le plus ancien sacerdoce de Judée à la cité du Lion adressait, par ce seul geste, un message qui dépassait les Juifs. À Antioche qui vendait les prêtrises comme des fermages, à la Perse dont l'ombre pesait encore sur l'Orient, à Rome qu'on voyait poindre à l'occident sans passé derrière elle, ce geste disait une même chose : l'Égypte n'avait pas commencé avec Alexandre, et lisait déjà le ciel quand ces empires n'avaient pas de nom.

Hanno savait bien qu'il prêtait au roi plus de pensée que le roi n'en avait sans doute mise ; mais un geste, une fois accompli,

dit ce qu'il dit, quelles que soient les intentions de qui l'accomplit. Onias IV bâtirait donc son temple au Lion — et par cette adresse, la mémoire phénicienne et la mémoire judéenne, l'une et l'autre exilées, se joignaient en une même revendication contre les royaumes neufs : celle des peuples qui savaient d'où venait le monde, opposée à celle des rois qui croyaient qu'il commençait avec eux.

Hiram, fils de Hanno

Le jour où Onias IV entra pour la première fois dans la maison de Hanno Enoch, à Memphis, avant que rien ne fût encore bâti au Lion, le vieil homme ne lui présenta ni un trésor ni une escorte, car il n'avait ni l'un ni l'autre à offrir. Il lui présenta son fils.

Hiram était né quinze ans plus tôt, en -185, dans la ville morte, de la dernière génération d'une lignée que la mer avait quittée. Il avait grandi parmi les registres et les computs comme un autre grandit parmi les armes, et son père, qui avait su lire en lui très tôt ce qu'il n'avait su lire en aucun autre, l'avait instruit sans rien lui épargner : les généalogies des maisons sacerdotales, les cycles sabbatiques et jubilaires, l'art de contextualiser un texte par les intérêts de ceux qui l'écrivent, et cette patience du scribe qui sait qu'une ligne bien posée survit à tous les glaives.

« Je ne te donne pas un serviteur, dit Hanno à Onias IV. Je te donne ce que je possède de plus précieux, et le seul bien que je ne pourrai pas emporter dans la tombe. Prends-le pour élève. Ce que je sais, il le sait déjà à moitié ; ce que tu sais, toi, de la

maison de Tsadok, il ne l'apprendra que de toi. Fais de lui le scribe de ce que tu vas fonder, et ce que vous bâtirez ensemble tiendra plus longtemps que la pierre du Lion. »

Onias IV regarda le jeune homme, et le jeune homme le regarda ; et de cette rencontre, dans une ville que les Grecs ne regardaient plus, naquit ce qui allait traverser bien plus que le règne d'un roi. Car Hiram serait la main. Il serait celui qui écrit, celui qui compile, celui qui range et transmet ; celui dont les rouleaux, plus tard, se dissimuleraient sous des noms que la postérité croirait plus vénérables que le sien — un scribe phénicien du Lion caché, pour les siècles, derrière le masque d'un scribe juif d'emprunt. Mais cela, ni Hanno qui allait bientôt mourir, ni Onias IV qui n'avait pas encore posé une seule pierre, ni Hiram lui-même qui n'était encore qu'un jeune homme aux mains vides, ne pouvaient le savoir ce jour-là.

Ce que Hanno ne verra pas

Hanno Enoch ne vit pas s'élever le temple qu'il avait rendu possible. Il mourut à Memphis, dans sa ville morte, avant que le fils d’Onias III n'eût seulement choisi l'emplacement des fondations. On dit qu'il fut enterré selon les rites de Sidon, dans une terre qui n'était pas la sienne, par une communauté qui n'avait plus de patrie à lui offrir qu'un peu de sable au bord d'un fleuve étranger. Il laissait derrière lui ce que laissent les hommes de son espèce : aucun royaume, aucune charge, aucun monument — seulement un jeune homme sauvé, et une parole tenue jusqu'au bout. C'était, aurait dit Onias III, exactement le genre de richesse qu'aucun roi ne peut voler.

Ce que devient la trahison

Jason, réfugié chez les Ammonites, ne se résout jamais tout à fait à la perte de sa charge. Trois ans plus tard, en -168, alors qu'une fausse rumeur annonce la mort d'Antiochos IV parti guerroyer en Égypte, il croit voir enfin l'occasion de reprendre ce qu'on lui a arraché : il lève un millier d'hommes, fond sur Jérusalem, force les portes et massacre nombre de ses propres concitoyens dans les rues qu'il avait autrefois gouvernées en grand prêtre. La ville ne le veut pourtant pas davantage que Ménélas ; il est chassé une seconde fois, aussi vite qu'il était venu, et meurt en exil, loin de Jérusalem, sans que l'histoire ne retienne même le lieu exact de sa mort — lui qui avait tout misé, un soir, sur la certitude qu'un homme habile finit toujours par retomber sur ses pieds.

Ménélas, lui, survit plus longtemps à ses propres trahisons, mais pas indéfiniment. Maintenu en place par les rois séleucides successifs tant qu'il leur reste utile, il finit par devenir, aux yeux de la cour elle-même, la cause commode de tous les désordres de Judée — le nom qu'on peut sacrifier sans rien sacrifier de la politique royale. Vers -162, sur ordre d'Antiochos V Eupator, il est mis à mort à Beroé, en Syrie, précipité selon certains récits du haut d'une tour remplie de cendres, où l'on jette les grands criminels pour qu'ils y suffoquent lentement. Il meurt donc comme il avait vécu, acheté et revendu par les mêmes rois qu'il avait cru servir, sans qu'aucun des siens ne pleure sa disparition ni ne réclame son corps.

Le roi lui donne aussitôt un successeur, un certain Alcime, qui n'est pas davantage de la lignée de Tsadok — la charge, une fois vendue, ne redevient jamais tout à fait un héritage. Alcime prêtera son autorité à la répression des insurgés maccabéens, avant de mourir à son tour, frappé de paralysie en pleine besogne, disent certains, au moment même où il ordonnait qu'on abatte un mur du Temple. La charge continuera ainsi de changer de mains, d'intérêt en intérêt, bien après qu'Onias III et Ménélas eurent tous deux payé, chacun à sa manière, le prix de l'avoir convoitée.

Chapitre XIV — Les antichambres d'Alexandrie

(Memphis et Alexandrie, -169)

Ce qui se prépare avant qu'un roi ne paraisse

Un vieil homme qui a longtemps vécu près des rois sait une chose que les jeunes gens ignorent : une audience solennelle ne se gagne jamais le jour de l'audience. Elle se gagne avant, dans les antichambres, à voix basse, entre des hommes dont nul ne retiendra le nom. Le jour où le roi paraît sous son dais et prononce le mot que tous attendaient, ce mot est déjà décidé depuis des semaines ; la cérémonie n'en est que le sceau. Hanno Enoch, qui avait passé sa vie à cette école, n'eût pas songé un

instant à conduire Onias IV devant Ptolémée sans avoir d'abord préparé chaque pierre du chemin.

Il commença donc par où l'on commence toujours : non par le roi, mais par ceux qui parlent à son oreille. Depuis Memphis, où il tenait encore son rang de prêtre-marchand phénicien, Hanno fit porter des messages à Alexandrie — à un secrétaire grec des affaires de Syrie qui lui devait un vieux service, à un fonctionnaire égyptien des sanctuaires qu'il connaissait de longue date, à un banquier de la communauté juive d'Alexandrie dont la maison croisait la sienne dans le négoce du blé. Il ne leur demanda rien d'abord. Il les informa seulement, comme on informe des amis d'une nouvelle qui pourrait les servir : le dernier fils de la maison de Tsadok, la plus ancienne lignée sacerdotale de Judée, était vivant, libre, et cherchait où poser ce qu'il portait.

Car Hanno savait que la nouvelle, présentée ainsi, ne resterait pas lettre morte. Chacun de ces hommes avait une raison propre de s'y intéresser, et c'était sur ces raisons, non sur la compassion, qu'il fallait bâtir. Le secrétaire des affaires de Syrie y vit aussitôt une épine à planter dans le flanc d'Antioche : accueillir l'héritier légitime que les Séleucides avaient laissé assassiner, c'était rappeler au monde entier que la maison royale de Syrie ne savait plus protéger ni ses grands prêtres ni sa parole. Le fonctionnaire des sanctuaires y vit une affaire de prestige pour la couronne d'Égypte, toujours avide de montrer qu'elle recueillait ce que les autres rejetaient. Et le banquier juif y vit ce qui comptait le plus pour les siens : la preuve vivante

que le vrai sacerdoce pourrait, un jour, respirer plus librement sous l'aile d'Alexandrie que dans une Jérusalem devenue un marché de charges.

Trois raisons pour un seul projet

Quand Hanno jugea les esprits mûrs, il vint lui-même à Alexandrie — lui, le Phénicien de Memphis, entrant dans la ville grecque qui, depuis des générations, tenait les gens de sa nation à distance de ses affaires. Il ne s'en offusqua pas ; il en sourit presque. Il y avait quelque justice, songeait-il, à ce qu'un vieil exclu d'Alexandrie y revînt un jour non pour mendier une place, mais pour offrir à son roi une chose qu'aucun Grec de la ville n'aurait su lui procurer.

Il exposa le projet aux conseillers réunis, non comme une faveur qu'il sollicitait, mais comme une occasion qu'il apportait. Onias IV, dernier des Tsadokides, était prêt à bâtir en terre d'Égypte un sanctuaire pour les Juifs de la diaspora — un lieu qui ne prétendrait pas remplacer Jérusalem, mais qui offrirait à tous les Juifs du royaume lagide un grand prêtre du sang le plus pur, hors de portée d'Antioche. Pour la couronne, l'avantage était triple, et Hanno le déroula comme un marchand déroule une étoffe, pli après pli.

« Vous liez à vous, dit-il, toute la population juive de ce royaume — et elle est nombreuse, et elle tient garnison sur vos frontières, et elle compte parmi vos meilleurs soldats. Vous placez sous votre protection ce que les Séleucides ont souillé, et le monde entier verra de quel côté se tient désormais la piété. Et vous ne dépensez pour cela ni une armée ni une flotte : un vieux

sanctuaire égyptien à demi ruiné, quelques arpents dans le nome d'Héliopolis, et la parole d'un roi. Rarement projet aura coûté si peu pour rapporter autant. »

Les conseillers écoutèrent, pesèrent, objectèrent. L'un d'eux, un Grec prudent, s'inquiéta de la lecture qu'on en ferait à Antioche. Hanno répondit que la lecture d'Antioche était précisément l'un des bénéfices, non l'un des risques — car un royaume qui vient d'envoyer ses armées jusqu'aux portes d'Alexandrie n'a plus rien à ménager de la susceptibilité séleucide, et tout à gagner à lui opposer une légitimité qu'il ne peut acheter. L'argument porta. Quand Hanno quitta la salle, le projet, sans être encore proclamé, était accueilli favorablement de tous ceux dont l'avis comptait. Il ne restait plus qu'à donner à ce oui déjà acquis la forme solennelle qui le rendrait irrévocable — et cette forme, seul le roi pouvait la donner, en personne, devant sa cour assemblée.

Chapitre XV — La cour du Lion

(Alexandrie, -169)

La cour avait été prévenue avant leur arrivée

Hanno Enoch n'avait pas conduit Onias IV jusqu'au palais comme on conduit un réfugié devant un magistrat. Il l'avait fait attendre. Il lui avait trouvé une tunique propre, avait fait laver la poussière de la route sur ses sandales, puis lui avait seulement dit : « Aujourd'hui, ne demande rien trop vite. Un roi écoute d'abord ce qu'un homme représente avant d'écouter ce qu'il veut. »

Le palais royal s'ouvrait devant eux avec une pompe qu'Onias IV n'avait encore jamais vue. Des colonnes de pierre

claire encadraient une cour immense. Des tentures battaient lentement sous l'air venu de la mer. Des officiers macédoniens en cuirasse tenaient les accès ; plus loin, des gardes égyptiens portaient les insignes de la maison lagide. Entre les deux rangs de soldats circulaient secrétaires, interprètes, intendants, prêtres, ambassadeurs et courtisans. On parlait grec, égyptien, araméen. Des tablettes passaient de main en main. Des rouleaux scellés s'empilaient sur une longue table de bois sombre.

Onias IV ralentit. Hanno ne se retourna pas. « Continue. »

Au fond de la salle d'audience, Ptolémée VI Philométor siégeait sous un dais. Il était encore jeune, mais la jeunesse d'un roi n'a rien de celle des autres hommes. Autour de lui se tenaient des conseillers grecs, deux hauts fonctionnaires égyptiens, plusieurs officiers, et des scribes prêts à recueillir chaque parole utile. Onias IV ne pouvait pas savoir que plusieurs de ces visages avaient déjà, des semaines durant, pesé son sort dans des antichambres où Hanno les avait un à un gagnés à sa cause.

Lorsque Hanno s'arrêta, le silence se fit progressivement. Il inclina la tête. « Roi Ptolémée, je vous présente Onias IV, fils d’Onias III, de la maison de Tsadok. »

Le roi ne répondit pas immédiatement. Son regard parcourut le jeune homme, ses vêtements sans faste, ses mains, son visage. « Onias IV, répéta-t-il enfin. Le nom est arrivé jusqu'à nous avant l'homme. »

Hanno répondit : « Son père fut grand prêtre à Jérusalem. » Un conseiller murmura quelques mots à l'oreille du roi. Ptolémée leva légèrement la main. « Je sais qui fut son père. » Puis il fixa Onias IV. « On m'a dit qu'il avait préféré perdre sa charge plutôt que vendre ce qu'il gardait. On m'a dit qu'il avait cherché refuge dans le sanctuaire de Daphné. On m'a dit enfin que les hommes d'Antioche avaient découvert qu'un sanctuaire protège mieux contre les voleurs que contre les rois. »

Personne ne bougea. Onias IV sentit Hanno près de lui, mais celui-ci ne parla pas.

Qu'est-ce qu'Antiochos vous a pris ?

Ptolémée poursuivit, d'une voix plus lente : « Les hommes qui arrivent à ma cour viennent presque toujours demander que je leur rende ce qu'un autre roi leur a pris. Une terre. Une charge. Une ville. Une épouse quelquefois. Ils me racontent leur injustice comme s'ils étaient les premiers à en souffrir depuis que les hommes ont appris à poser une couronne sur une tête. » Il se pencha légèrement en avant. « Alors dites-moi, fils d'Onias III : qu'est-ce qu'Antiochos vous a pris ? »

Onias IV releva les yeux. « Mon père. » Un mouvement imperceptible parcourut les courtisans. Le roi attendit. « Et le Temple ? demanda-t-il. — Il ne m'appartient pas. — La grande prêtrise ? — Elle ne m'appartient pas davantage. » Cette fois, plusieurs conseillers regardèrent Onias IV avec attention.

Ptolémée eut un sourire bref. « Voilà une réponse rare dans une cour. » Il descendit une marche du dais. « Si le Temple ne vous appartient pas, si la charge ne vous appartient pas et si

votre père est mort, que venez-vous donc chercher auprès de moi ? »

Onias IV regarda un instant les rouleaux disposés sur la table des scribes. Puis il répondit : « Un lieu où ce qu'il gardait ne mourra pas avec lui. » Le roi ne souriait plus. « Vous demandez un refuge. — D'abord. » Le mot resta suspendu dans la salle.

Un des conseillers grecs se rapprocha du trône. « Majesté, la Judée appartient désormais à la sphère séleucide. Accueillir ouvertement le fils de l'ancien grand prêtre pourrait être interprété à Antioche comme — » Ptolémée tourna simplement la tête. Le conseiller se tut. « Comme quoi ? — Comme un geste politique. » Ptolémée regarda de nouveau Onias IV. « Tout refuge accordé par un roi est un geste politique. Même lorsqu'il prétend être charitable. »

Ce qu'un roi ne peut pas acheter

Il marcha lentement devant le dais. « Votre père croyait qu'il existait des choses qu'un roi ne devait pas acheter. » Onias IV sentit son souffle se suspendre. « Oui. — Et vous ? » Onias IV prit le temps de répondre. « Je crois qu'un roi peut acheter beaucoup de choses. Des soldats. Des ports. Des villes. Des prêtres aussi, apparemment. » Quelques visages se fermèrent. Hanno, lui, ne bougea pas. Onias IV continua : « Mais ce qu'un homme accepte de transmettre sans le vendre n'appartient déjà plus au roi qui veut l'acheter. »

Le silence devint lourd. Ptolémée revint vers son siège, mais ne s'assit pas. « Vous êtes jeune pour parler ainsi devant un roi.

— Mon père est mort assez tôt pour que je vieillisse vite. » Cette fois, Hanno baissa les yeux. Ptolémée contempla longuement Onias IV.

Le Cœur du Lion

Puis le roi se tut un long moment, et son regard quitta le jeune homme pour se porter au-delà des colonnes, vers la lumière d'Égypte qui tombait, immense, sur la salle.

« Les Séleucides pensent que posséder Jérusalem suffit pour posséder ce qu'elle signifie, dit-il enfin, sans se retourner. Ils confondent les murs avec ce qu'un peuple met à l'intérieur. » Il posa la main sur une colonne de son propre palais. « J'habite des murs qu'on a bâtis avant moi. D'autres les habiteront après. Un roi qui l'oublie a déjà commencé de perdre son royaume. »

Il revint vers Onias IV, et sa voix se fit plus basse — non celle d'un juge, mais celle d'un homme qui confie, sans y insister, ce qu'il tient pour vrai.

« On vous enverra au Lion. Un lieu que mes Grecs trouvent pittoresque, et dont ils ne demandent jamais le nom deux fois. » Il eut à peine un sourire. « Votre vieux Phénicien, lui, a compris dès qu'on l'a prononcé. Je l'ai vu à son silence. »

Hanno ne dit rien ; mais Onias IV sentit, près de lui, le vieil homme se tenir un peu plus droit.

« Rome monte à l'occident ; je l'ai vue de près. Elle se croit le commencement du monde. La Grèce l'a cru avant elle, la Perse avant la Grèce. Chacune se croit le premier matin. » Il laissa un silence. « L'Égypte, elle, n'est le matin de personne. Elle comptait déjà les âges quand ces peuples n'avaient pas de nom

— et elle sait quelle étoile veille au milieu du Lion, au sommet de l'année, celle qui ordonne les saisons sans jamais quitter sa garde. Les hommes passent sous elle ; elle, ne passe pas. »

Il n'en dit pas davantage sur l'étoile ; il n'était pas besoin. Onias IV, formé aux comput de la maison de Tsadok, avait reconnu ce que Hanno lui avait déjà montré sur les routes de Memphis — le gardien fixe du ciel, celui que le roi désignait sans le nommer, comme on ne nomme pas ce qui n'a pas à l'être.

« Voilà pourquoi je vous adosse à ce signe, reprit Ptolémée, et non à ma seule faveur. Une faveur de roi meurt avec le roi. Ce qui s'appuie sur le Cœur du Lion tient plus longtemps qu'un règne. Les Séleucides ont chassé votre lignée ; moi, je la place sous la garde de ce qui ne se chasse pas. » Il regarda Onias IV. « Comprenez-le comme vous voudrez : je n'ai pas coutume de l'expliquer deux fois. »

Vous reviendrez avec un projet

Il se tourna vers ses conseillers. « Le fils d'Onias III sera reçu en Égypte sous ma protection. Il disposera d'un lieu où établir les siens. » Aucun ne s'y opposa ; le travail patient de Hanno, dans les antichambres, portait là son fruit visible, et ce que le roi énonçait solennellement n'était que la forme donnée à ce qui se murmurait depuis des semaines.

Onias IV inclina la tête. « Roi Ptolémée — » Ptolémée leva un doigt. « Ne me remerciez pas encore. » Il marqua une pause. « Vous avez dit : d'abord. » Onias IV releva les yeux. « Oui. — Alors lorsque vous saurez ce qui vient ensuite, vous reviendrez

devant moi. Et cette fois, vous ne viendrez pas seulement avec le nom de votre père. Vous viendrez avec un projet. »

Hanno s'inclina. Onias IV fit de même. Alors qu'ils se retiraient entre les deux rangées de soldats, Hanno attendit que les portes de la salle d'audience se referment derrière eux. « Tu comprends ce qu'il vient de faire ? — Il m'a accordé l'asile. — Non. » Hanno regarda le jeune homme. « Il t'a demandé ce que tu allais faire de ton héritage. »

Onias IV se retourna une dernière fois vers les portes closes du palais. Pour la première fois depuis Daphné, la question ne lui parut pas seulement douloureuse. Elle lui parut possible.

Annexe — Notes

Note N1

En -198, la victoire séleucide de Panion (Polybe ; Josèphe, Antiquités XII, 129-144) fait passer la Judée sous domination séleucide — date parfois discutée entre -200 et -198 selon les reconstructions de la chronologie de Polybe. La lecture du Document de Damas (390 ans après -586, plus vingt années de tâtonnement) comme préfiguration de la dissidence est une hypothèse romanesque : le texte de Qumrân emploie un compte symbolique, non une chronique de greffier, et rien n'établit de lien avec Onias III ou son sanctuaire.

Note N2

L'affaire du trésor du Temple et la mission d'Héliodore sont attestées par 2 Maccabées 3. Simon y apparaît comme administrateur du marché et dénonciateur du trésor auprès d'Apollonius, gouverneur de Cœlé-Syrie et de Phénicie. La tradition textuelle n'est toutefois pas uniforme sur son rattachement : certaines leçons le rattachent à Benjamin, d'autres à Bilga. Le roman ne tranche donc pas cette divergence et retient seulement ses liens avec les milieux de notables proches des Tobiades. Séleucos IV envoie Héliodore, son ministre des finances, confisquer le trésor ; Héliodore est frappé d'un mal foudroyant dans le sanctuaire, dont le récit varie selon les témoins. Onias IV intercède pour sa guérison.

Note N3

La scène sur le toit, les « trois choses » (le temps, la parole, le sacré) et le mécanisme calendaire confié à trois scribes de la maison d’Onias III sont une invention romanesque, destinée à donner une origine à la transmission qui traversera tout le récit. De même, la règle selon laquelle nul ne devient pleinement « Tsadok » sans avoir prêté le vœu de nazir (Nombres 6) est propre à ce roman : historiquement, le vœu de nazir était ouvert à tout Israélite et n'avait aucun lien requis avec la lignée sacerdotale.

Note N4

Séleucos IV Philopator est réellement assassiné en -175 par Héliodore, qui tente ensuite de s'emparer du pouvoir au nom d'un fils encore enfant du roi défunt ; le parti d'Eumène II et d'Attale de Pergame soutient l'accession d'Antiochos IV, alors otage à Rome et échangé contre Démétrios, fils de Séleucos IV. La présence d'Onias III à Antioche à ce moment précis, et son audience auprès du nouveau roi, sont une construction dramatique vraisemblable mais non attestée telle quelle par les sources.

Note N5

L'achat de la grande prêtrise par Jason auprès d'Antiochos IV, contre tribut accru et autorisation d'installer un gymnase et des institutions grecques à Jérusalem, est rapporté par 2 Maccabées 4:7-17. Le personnage de Théodote, Tobiade hellénisé interlocuteur d'Onias III, est une création romanesque : aucune source ne documente un tel débat. Il s'agit d'un composite construit à partir de la réputation financière réelle de la maison tobiade (Joseph, puis Hyrcan fils de Joseph), sans être identifiable à aucun Tobiade attesté ; son nom a été choisi pour éviter toute confusion avec le gouverneur séleucide Apollonius, personnage historique distinct.

Note N6

Ménélas obtient la charge en -172 en surenchérissant sur Jason, sans être de lignée sacerdotale (2 Maccabées 4:23-26) — le premier grand prêtre de l'histoire d'Israël dans ce cas. Le pillage des vases sacrés par Ménélas et son frère Lysimaque, la dénonciation publique d'Onias III, son assassinat par Andronicos après avoir été attiré hors de l'asile sacré de Daphné, puis l'exécution d'Andronicos par Antiochos IV pour apaiser l'indignation publique, sont tous rapportés par 2 Maccabées 4:23-38. La scène de fatigue physique et d'isolement d'Onias III à Daphné, ainsi que sa phrase de colère amère sur Héliodore, sont des inventions romanesques greffées sur ce cadre attesté.

Note N7

La tentative de reconquête violente de Jason en -168, sa seconde expulsion et sa mort en exil sont rapportées par 2 Maccabées 5:5-10 ; les sources divergent sur le lieu exact de sa mort (Sparte selon certaines traditions,

l'Égypte selon d'autres). L'exécution de Ménélas à Béroé, précipité d'une tour de cendres sur ordre d'Antiochos V Eupator vers -162, est rapportée par 2 Maccabées 13:3-8. Alcime, son successeur, est présenté par les sources (1 Maccabées 7:14) comme un prêtre de la descendance d'Aaron, mais non de la lignée zadokite qui tenait traditionnellement la grande prêtrise ; sa mort par paralysie au moment où il faisait abattre un mur du Temple est rapportée par 1 Maccabées 9:54-56.

Note N8

Le personnage de Hanno Enoch est une invention romanesque : aucune source ne documente un protecteur phénicien d'Onias IV. Il est construit pour combler le silence des sources sur les circonstances exactes du départ d'Onias IV vers l'Égypte. Les éléments de cadre historique demeurent toutefois attestés ou vraisemblables. L'accueil d'Onias IV par Ptolémée VI Philométor et la fondation d'un temple juif à Léontopolis, dans le nome d'Héliopolis, sont rapportés par Flavius Josèphe (Guerre juive VII, 420-436 ; Antiquités XIII, 62-73), qui hésite lui-même entre Onias III et Onias IV comme fondateur ; la recherche retient aujourd'hui majoritairement Onias IV. La destruction de Tyr par Alexandre le Grand en -332, avec le massacre et la vente en esclavage d'une partie de ses habitants, est rapportée par Arrien (Anabase II, 15-24) et Quinte-Curce ; elle précède d'environ un siècle et demi les événements du récit, ce qui en fait un arrière-plan de mémoire familiale et non un événement contemporain. Le déclin relatif de Memphis au profit d'Alexandrie sous les Lagides, l'importance des trapézites (banquiers-changeurs) grecs, et l'existence d'une importante diaspora juive et de communautés phéniciennes en Égypte ptolémaïque sont bien documentés, mais la mise à l'écart systématique des Phéniciens hors d'Alexandrie telle qu'elle est décrite ici relève de l'amplification romanesque.

Note N9

La ville de Léontopolis (« cité du lion ») et l'installation du temple d’Onias IV sur le site de Tell el-Yehoudieh, dans le nome d'Héliopolis, sont attestées (Josèphe, Guerre juive VII, 426-432 ; fouilles de Flinders Petrie, 1906). La lecture d'une dimension politique lagide — se doter d'un sacerdoce juif légitime sous tutelle égyptienne pour capter la loyauté de la diaspora face

aux Séleucides — est une hypothèse historienne courante. En revanche, l'interprétation du nom « cité du Lion » comme signe d'une antériorité précessionnelle, l'identification du Grand Sphinx de Gizeh à l'ère astronomique du Lion et à son étoile Régulus (« le cœur du Lion »), ainsi que la revendication explicite, par Ptolémée, d'une profondeur d'histoire égyptienne opposée à Rome et à la Perse, relèvent de la reconstruction romanesque et de la cosmologie propre à l'auteur ; le lion de Léontopolis renvoie historiquement à un culte félin local, non au Sphinx. Le personnage de Hiram, fils de Hanno, est également une invention : ce scribe phénicien d'Égypte, gardien d'un savoir calendaire et allié des Juifs de la diaspora, est une création littéraire assumée, propre à l'auteur, et n'est attesté par aucune source ancienne.

Note N10

La chambre de compensation décrite au début du récit, ainsi que son articulation directe avec la remise du septième an, relèvent d'une reconstruction romanesque. Elle s'inspire de pratiques antiques de compte, de crédit, de compensation et de règlement différé attestées dans le monde méditerranéen, ainsi que de la loi biblique de la shemitah. Aucune source ne documente toutefois, pour le Temple de Jérusalem au IIe siècle avant notre ère, un dispositif institutionnel de clearing fonctionnant exactement sous la forme exposée dans le roman. Le rapprochement proposé sert ici de modèle narratif pour penser le rapport entre échange, dette et temps.

Note N11

Le chapitre du corridor place Onias IV dans l'étau politique de -168 : domination séleucide, divisions internes de Jérusalem, et émergence de la révolte maccabéenne conduite par Mattathias de Modîn et ses fils (1 Maccabées 2). La correspondance avec Hanno Enoch et la position tierce d'Onias IV — refusant d'être l'instrument des Séleucides comme celui des insurgés — sont une reconstruction romanesque. L'épisode dit « jour d'Éleusis » est en revanche historiquement attesté : lors de la sixième guerre syrienne, Antiochos IV envahit l'Égypte et menace Alexandrie ; l'ambassadeur romain Caius Popillius Laenas, porteur d'un décret du Sénat, lui ordonne d'évacuer, et, devant son hésitation, trace un cercle

dans le sable autour du roi en lui enjoignant de répondre avant d'en sortir (Polybe XXIX, 27 ; Tite-Live XLV, 12). Antiochos s'exécute. Le lien de causalité entre l'humiliation d'Éleusis, la répression exercée au retour sur Jérusalem (profanation du Temple, interdit du sabbat et de la circoncision, -167) et le déclenchement de la révolte est une lecture historienne courante ; la prescience qu'en prête ici le récit à Onias IV relève de l'ironie tragique romanesque.

Note N12

Les chapitres de la cour lagide (Les antichambres d'Alexandrie ; La cour du Lion) sont une reconstruction romanesque. L'accueil d'Onias IV par Ptolémée VI Philométor et la fondation d'un temple juif à Léontopolis, dans le nome d'Héliopolis, sont attestés par Flavius Josèphe (Guerre juive VII, 420-436 ; Antiquités XIII, 62-73), qui hésite entre Onias III et Onias IV comme fondateur ; la recherche retient majoritairement Onias IV. La négociation préalable de Hanno Enoch auprès des conseillers, la scène d'audience et l'ensemble des dialogues sont des inventions littéraires. Les audiences officielles des Lagides se tenaient à Alexandrie, capitale politique, tandis que Memphis demeurait la vieille capitale religieuse. L'interprétation de « la cité du Lion » (Léontopolis) comme signe d'une antériorité précessionnelle de l'Égypte, et l'évocation de l'étoile Régulus (« le Cœur du Lion ») comme gardien du ciel fixe, relèvent de la cosmologie propre à l'auteur ; le lion de Léontopolis renvoie historiquement à un culte félin local.